

Luc Delfosse

La farandole des violons



éditions LUC DELFOSSE BOOKS

COLLECTION PARFUM DE LIVRE

La Farandole des Violons

Luc Delfosse

La Farandole des violons
Concertos affabulés et Fables musicales

éditions
LUC DELFOSSE BOOKS

COLLECTION PARFUM DE LIVRE

Du même auteur

- L'homme qui avait été amoureux ou Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ?* – Nouvelles – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 1999.
- La pomme qui n'avait pas été croquée* – Roman – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2000.
- Le Carrousel de Ludovic* – Nouvelles poétiques – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2001.
- Diaboline ou la femme de quarante ans* – Roman – Éditions Didro, Paris, 2002.
- Contes pour adultes et enfants* – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris, 2003.
- Contes à l'envers* – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris, 2004.
- Contes de la Saint-Valentin* – Contes et peintures de l'amour – Éditions Didro, Paris, 2005.
- À la recherche d'Amal* – Conte philosophique – Éditions Didro, Paris, 2006.
- Paula* – Peintures affabulées et Fables pittoresques – Éditions Didro, Paris, 2007.
- Hands of the Mona Lisa* – Love stories – Éditions Didro, Paris, 2008.
- Le Cou Blanc de Lili* – Roman – Éditions Didro, Paris 2009.
- Elle voulait ressembler à Marilyn* – Fable romanesque – Éditions Didro, Paris 2010.
- La Caisse des Monuments Hystériques* – Roman – Éditions Didro, Paris 2011.
- T'es trop belle pour être moche* – Fables, Contes, Nouvelles tintinnabulées, Poésie – Éditions Didro, Paris 2012.
- Dis ? Tu l'as mis où ton cœur ?* – Fables, Contes, Nouvelles, Poésie – Éditions Didro, Paris 2013.
- Le passé n'aura duré qu'une minute* – Fables, Contes, Nouvelles-Minute, Poésie – Éditions Didro, Paris 2014.
- Émilie ou Le Sens de la Désorientation* – Fantaisie, Conte, Nouvelle, Poésie – Éditions Didro, Paris 2015.
- Les Mémoires d'un Cœur d'Artichaut* – Roman – Éditions Didro, Paris 2016.
- A Russian Love* – Novel – Éditions Didro, Paris 2017.
- The Man Who Had Been Looking For Love* – Novel – Éditions Didro, Paris 2018.
- Quand mon coeur fait boum* – Roman – Éditions Didro, Paris 2019.
- L'homme qui avait été amoureux / The Man Who Had Been In Love* – Nouvelle, Short Story – Éditions Didro, Paris 2020.
- Contes pour adultes et enfants* – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris 2020.
- Le Manuscrit perdu du Carrousel* – Roman Picaresque – Éditions Didro, Paris 2021.
- Contente que tu m'écrives* – Roman – Éditions Didro, Paris 2022.
- Histoire de Nous* – Contes fantastiques – Éditions Didro, Paris 2023
- Bal masqué à deux* – Nouvelle fantaisiste – Éditions Didro, Paris 2024.

Éditions LUC DELFOSSE BOOKS

© Luc Delfosse

ISBN: 9 791041 590001

Dépôt légal: décembre 2025

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

*À Paul Kuentz,
À ses musiciens*

La Farandole des Violons

« Autrefois, on construisait un luth ou un violon comme on bâtissait une cathédrale. »

Thierry Lenoir

sol-ré-la-mi

Frontispice

« Le violon déchire comme une lame qui cherche le cœur »

« La musique creuse le ciel »

Charles Baudelaire

« La vie sans musique est tout simplement une erreur, une fatigue, un exil. »

Friedrich Nietzsche

« La forme lyrique est, de fait, le plus simple vêtement verbal d'un instant d'émotion, un cri rythmique, pareil à ceux qui jadis excitaient l'homme tirant sur l'aviron ou roulant des pierres vers le haut d'une pente. »

James Joyce

« Une combinaison de la femme et du poisson est une sirène, et la forme d'une sirène se fait aisément accepter. Mais une vivante sirène est-elle possible? »

Paul Valéry

Avant-Propos

« Qui n'aime pas la musique ne mérite pas le nom d'homme. Qui aime la musique est une moitié d'homme. Qui la pratique est un homme »

Goethe

Aux yeux de Goethe, je ne suis donc qu'une moitié d'homme.

Quoi qu'il en soit, voici un livre qui aime la musique.

Encore tout enfant, je fis l'acquisition d'un enregistrement de deux concertos de Hayden sous la direction de Paul Kuentz. Ce fut mon premier disque classique. Sur l'une des faces, le violoncelle, sur la seconde, le clavecin, ut et sol majeurs, tonalités enjouées. Le violoncelle était surprenant. Je réalise aujourd'hui que ce fut une chance.

J'étais très jeune en ce temps-là, je connus alors mon âge d'or, le temps heureux des matins triomphants regrettés par Booz. J'entrai dans la vie avec grande joie, petites peines, je profitais de tout et de rien.

Après avoir vidé ma tirelire, sans la casser, je m'empressai de courir Place de la Nation, à Paris, je franchis le seuil du Magasin de l'Harmonie. Là, Madame Lagarce, disquaire expérimentée, conseilla le prosélyte bientôt converti que j'étais, encore brouillon, confus, désireux, mais déjà affamé. Comme la tortue de la fable, j'acceptai sans tarder sa proposition. Équipé en cabine d'un casque stéréophonique dernier cri, je découvris quelques extraits des deux concertos sélectionnés par les soins de la musicologue.

C'est ainsi que je m'en retournai avec, sous le bras, mon premier 33 tours classique. Je remonte l'Avenue de Taillebourg impatient d'en découdre avec mon électrophone pas tout neuf mais toujours flamboyant. Enfin, dans ma chambre,

je peux écouter le son riche des cordes frottées et pincées. Ainsi débuta ma période classique.

Puis, - je continue ma remontée du temps -, des notes baroques, souvent volcaniques, vont jaillir, souriantes, avenantes, elles m'ouvrent le monde et ses mille couleurs, je déambule dans une nature luxuriante. Parfois survient la mélancolie, mais un Gloria ou un Hallelujah finissent toujours par me faire exulter.

Beaucoup plus tard, à Paris, à l'automne, j'invitai Angelina à goûter. Nos âmes, pas pressées de devenir sœurs, communiquèrent cependant. Toi, Paris, tu m'as pris par la main. Au Hilton, un ou plusieurs violons se mirent à bercer nos cœurs blessés. Ils nous firent valser. Nous nous voulions romanesques, nous nous pousâmes l'un l'autre jusqu'à Leyde, nous avons lu Verlaine.

Les années passèrent. Un hasard me permit d'assister à un concert de Paul Kuentz en l'église d'Étel, dans le Morbihan. Je fis vœu dès lors d'aller chaque été me recueillir à Notre-Dame-des-Flots, ainsi qu'à Notre-Dame de Locmariaquer :

« Ceci est la porte du Ciel »

Voici la raison de vivre du présent livre. Voilà une suite de nouvelles autour du violon, instrument des demi-dieux, d'un diable, lit-on parfois. Voici des fables, une fugue en avant, des retours, une farandole. Les musiciens sont des magiciens. Sur cette Terre, ils opèrent la transfiguration de nos âmes. Qu'ils en soient remerciés dans le chœur des églises.

Ce premier tome ne dit pas tout. Serait-ce une moitié de livre ? Un unique volume qui parle de musique peut-il faire le tour de ma prison ? Si vous cherchez un fil rouge, c'est un violon multicolore. Il ressemble à l'oiseau de Gilbert Bécaud. On ne doit pas le mettre en cage.

Chaque jour, la vie accueille de nouveaux êtres, ils ont des choses à dire, ils racontent des histoires, certains le font en chantant.

Bavard impénitent, je poursuis ma quête. Cet avant-propos va se prolonger pendant quelques instants. Un petit poème, prêt à sonner comme un éclat de trompettes chez Gluck, illustrera mon boniment : voici ... *L'orchestre* ...

Sonnet de l'orchestre

Le chef est à la baguette, oyez, oyez,
Venez tous écouter les musiciens,
Ils ont plus d'une corde sur leurs violons magiciens,
Ils vont nous enchanter,

Voici nos comédiens du cœur,
Vivent les chansons,
Ils sont marchands de bonheurs,
Ambulants, Vagabonds,

Ils font battre nos cœurs,
Tantôt Vivaldi et sa foison,
Allons, Allons,

Demain Bach,
Du tac au tac,
Pour nous, ils écrivent et jouent à l'unisson.

L'auteur n'est pas compositeur, - on l'a souligné dès l'abord. On ne s'étonnera donc pas de ne pas trouver des notes de musique de sa main mais un récit né de l'amour du violon. Pour ce qui regarde les notes, écoutons Mozart :

« Je cherche des notes qui s'aiment »

Amadeus, 6 ans

Note liminaire

Je n'ai pas le temps de tout dire. Cependant, je ne fais pas tout avec précipitation. Quelques précisions : l'idée d'une suite musicale de fables et de nouvelles a germé sur le banc d'une église romane. L'architecture du livre s'en ressentira certainement, mais, au-delà du Moyen Âge, et après la Renaissance, baroque, classique et romantisme feront s'émouvoir les âmes. Avec un peu d'esprit de sel, toutes ces périodes livrent un morceau de vérité romanesque. C'est que, à mes riches heures, je suis paresseux, je ne suis point le duc Jean, plutôt Jean qui rit, sourire hugolien, parfois imposé. Pas très loin d'ici, voilà Gioacchino qui pleure en écoutant le violon de Paganini.

Dans les circonstances actuelles, plutôt que de chercher à structurer la pensée au-delà du supportable, - course incertaine contre la montre connectée -, je préfère m'en prendre à temps au temps. Mes violons sont souvent désaccordés mais, ragaillardi par Vivaldi, je moque ma tristesse, je reste joueur, au grand tam-tam des puristes. À l'autre extrémité, c'est Hilary Hahn ou Ilya Gringolts qui me tirent les larmes, mélancoliques ou joyeuses, à grands coups de notes célestes capturées chez Mozart ou Tchaïkovski. La disruption est dans l'air du temps, n'est-elle pas ? Y a-t-il jamais eu un véritable gagnant ? Les chèvres ne se réfugient plus dans l'Île Seguin, elles affrontent, avec succès, le loup dans la forêt.

Comme je l'ai écrit plus haut, ne vous attendez donc pas à un récit complet. D'ailleurs, si l'Histoire a commencé avec l'écriture, on ne sait pas quand elle doit se terminer. Ces nouveaux contes à l'envers ne sont pas linéaires, j'aime le contrepoint, à la fois contrepied et harmonie polyglotte, j'aime la fugue aussi, car ma voix pourrait s'éteindre, Dieu me garde de l'épuisement.

Cependant, côté styler, le texte a été plusieurs fois relu, ne parlons pas des coquilles, je garantis une griffe acceptable, et sans gueuloir.

1

Introït

Tout commença ...

Il était une fois ...

« *Ils étaient dans un de ces moments si rares ...* »

« *Ma joie vient de la nouveauté de mon émotion.* »

César Vallejo

Souvent, dans le cours de ma vie, à la suite de rencontres, fortuites, il m'arrive de mélanger, d'une certaine façon, - la mienne -, différents sentiments, des émotions plutôt, je finirai par appeler cette quasi habitude, - il ne s'agit pas d'une manie -, ma Macédoine, le pays de Philippe. Je ne me compare pas non plus au Grand Alexandre, bien sûr, Dieu aurait tôt fait de me remettre à ma place au fin fond du Cosmos. D'ailleurs, actuellement, je suis sur orbite, je tourne autour de plusieurs maîtresses femmes, mais je ne sais pas toujours où, ni avec laquelle. J'essaie d'échanger mes électrons libres à la bourse des valeurs amoureuses. Pour le moment le marché est atone.

Ah ! Si seulement, il y avait une quelqu'une, une jolie brune, Emma, une belle blonde, Marilyn, auprès de moi, je ne dormirais plus seul, *les lilas seraient fleuris, les lauriers aussi*, que sais-je encore ? En échange, je donnerais bien Versailles, Paris et Saint-Denis, mais pas Les Tours de Notre-Dame, Je ne veux pas fâcher mon amie Manou.

Je ne parlerai pas ici de ma dernière rencontre, fortuite. Ma brune, ma blonde, que je viens d'invoquer, ma promise tant espérée, elle a les cheveux châtain, elle m'a surpris, sur les bancs d'une église, j'y demeure incanté. Elle manie l'archet,

avec dextérité, talent, élégance. Les mouvements de son bras m'ont guidé vers son visage. J'ai été charmé, séduit. C'est que dans ses yeux j'ai pu lire. Mon âme a failli rejoindre celle de son violon. Dieu n'a pas voulu, Marie non plus, les enfants obéissants font ce que leur disent leur Mère et leur Père, surtout lorsqu'ils sont Là-Haut.

Avant le concert, j'admire, au-dessus de l'autel, encadré dans une niche, le buste d'une Vierge sculptée. Cette contemplation, mariée, - comme je l'ai dit, à ma façon -, à celle de la Vierge bleue d'Antonello de Messine, m'a guidé probablement vers les jolis traits, les yeux tout beaux de mon apparition d'un soir. Il y a des jours où je comprends, malgré son insistance, Jean-Pierre Léaud.

Bref, je n'en finirai jamais de voler de mes propres ailes et de mystère en mystère.

Ceci étant, cela présente pour moi de nombreux avantages, une foultitude d'émotions nouvelles, ma joie demeure, là encore. À tout prendre, il vaut mieux ne rien laisser, ni au hasard ni au Diable.

On pourrait croire que je tourne en rond, comme notre Terre qui n'êtes pas loin des Cieux. Eh ! bien, non ! Je nourris simplement en permanence des émotions, des mouvements de l'intellect et du cœur, des objets, célestes ou pas, ils pointent mon horizon. Ils me sont nécessaires en quelque sorte, comme des micronutriments. Peut-être suis-je gourmand, j'ai rompu ma gourmante.

2

La farandole des violons

Avec une première fable, entrons maintenant dans la danse, dans le vif de notre passion.

Il était une fois une famille de violons. Il nous faut remonter au XVIème Siècle pour trouver ses premiers représentants. Elle est issue de la rencontre, suivie des épousailles de Marie Amati Stradivari et de Joseph Jésus Marie Guarneri, tous deux natifs de Crémone, maître-lieu de la Plaine du Pô. Heureux présage, le jour de leur mariage, il pleuvait des cordes.

Je tiens cette histoire de La Fontaine, lequel l'avait apprise en contant fleurette à une belle italienne venue de Lombardie à Versailles pour apprendre à danser le menuet sous la baguette de Lully. Bref, je la rapporte ici selon les propres mots du fabuleux fabuliste :

Nos deux violons lombards tombèrent amoureux lors d'un concert en plein air où ils s'étaient tous deux fourvoyés par mégarde. La fête battait son plein, le moment était propice. Courtiser Marie Amati, la mettre en son lit au plus vite, - par amour cela s'entend, non par lucre ou par stupre, on pourrait aisément s'y tromper -, Maître Joseph l'eût fait volontiers. Mais, de son oreille musicale, la belle ne l'entendait pas ainsi, l'amant ne put lui faire avaler cette couleuvre. Avant de pouvoir la prendre par la taille il lui faudrait livrer bataille. Il fit une première ouverture digne de La Pie Voleuse, l'amante y fut sensible : « Il ne tiendra qu'à vous, beau sire, d'être à moi, lui reparti-elle. » On peut supposer que leur amour commun des cordes frottées les fit se comprendre au quart de ton car dès la seconde ouverture, inspirée cette fois de Guillaume Tell, Marie Amati devint grosse. On observe que la musique a le pouvoir d'adoucir les mœurs et d'appriivoiser une jeune femme qui joue la mégère par peur du qu'en-dira-t-on. Ce coup de foudre de maître, de Joseph, aurait été facilité en coulisse par une orchestration divine de Vivaldi, revue par Rossini et interprétée par Paganini.

On sait que la musique traverse les siècles.

Après s'être fiancés au plus vite, nos deux pigeons qui n'avaient pas seulement vécu d'eau fraîche et d'amour tendre convolèrent en justes noces, ils se promirent beaucoup d'enfants. Ils connurent quelques différents, mais des anges musiciens, - eux-mêmes un moment séparés - leur avaient prédit que bientôt, - enfin, au siècle suivant -, naîtrait à Venise un prêtre presque défroqué qui défraierait la chronique et composerait un concerto magique pour deux violons désaccordés, ce qui les rapapillota. Ainsi réconciliés par la grâce d'un homme d'église pas tout à fait enfroqué, ils conçurent une kyrielle de petits violons. Leur histoire est une farandole.

Ils restèrent suffisamment d'années ensemble pour donner à tous leurs rejetons, - plus douée l'une, plus doué l'autre -, une éducation musicale solide. Chaque jour était gaieté, création au Mont Parnasse Musical. Plus tard, chaque dimanche, la famille danserait une sarabande, danse du peuple dont on ne connaissait pas l'origine.

Ainsi s'achève le récit de La Fontaine. Concernant sarabande et farandole, on peut hasarder l'hypothèse qu'elles ont été inventées, ou tout au moins inspirées, par notre famille de violonistes, l'Espagne et la Provence sont voisines de la Lombardie. On retrouvera cette atmosphère festive dans des auberges, ancêtres de nos hôtels, plus au Nord en Europe, chez Vivaldi et Bach, ce dernier implorant même Notre Seigneur que sa joie demeurât. Comme Saint-Augustin, il y trouvait la sérénité je suppose. L'Auberge du Tabard, à Southwark, témoigne quant à elle, dès le Quatorzième Siècle, de la joie, de l'engouement, de la passion même des pèlerins de tout bord pour les histoires à dormir debout.

Pour en finir avec la joie, en écoutant les leçons presque musicales de Spinoza, les virtuoses baroques ne seront pas les seuls à revendiquer cet affect optimiste à optimiser. C'est en contemplant une gravure de l'Himalaya que Beethoven composa son Hymne à la joie. En littérature et en chanson, de Zola à Charles Trenet, en passant par Proust et Mistinguett, on ne compte plus les adeptes de la joie. Pas étonnant, car, nous-dit Jankélévitch, « la joie est pure lumière sans ombre ».

Mais revenons à nos violons.

Marie et Joseph étaient tellement occupés par leur amour de la musique, Ils étaient si préoccupés par l'éducation de leur progéniture, qu'ils décidèrent de les former à la farandole, de leur en inculquer les bases solides. Cela présentait de nombreux avantages. La famille Guarneri-Stradivari était nombreuse. Dès lors qu'ils devaient apprendre à cohabiter, à subir la grande épreuve de la vie au XVIème Siècle, qui plus est sans allocations familiales, la danse était tout indiquée. L'idée fut adoptée par parents et enfants le jour où ils contemplèrent des kermesses paysannes au cours d'un voyage de formation en Hollande.

3

Jour de fête

« *Les neuf muses, seins nus, chantaient la Carmagnole* »

Victor Hugo

Il est temps maintenant de vous nommer les tout premiers violons de notre farandole. Ce sont des instruments d'exception, neuf filles et sept garçons. Marie et Joseph leurs ont attribué, à chacune, un nom grec, à chacun, un nombre ordinal, par ordre d'arrivée sur l'écran du monde. C'était une façon d'honorer mythologie et contes de fées.

Nous sommes dans la plaine du Pô, à Cremona, le jour se lève au son d'une cornemuse entendue jusqu'en Bretagne et où Chateaubriand prétend qu'elle fait *retentir les rochers*, - une fois n'est pas coutume. C'est jour de baptême. Toute la ville revêt sa plus belle veste pour aller danser. Le couple Guarneri-Stradivari s'apprête à fêter la naissance récente de son dernier rejeton, sa neuvième fille, Clio. C'est tout une histoire, c'est jour de fête, ils sont venus, ils sont tous là, les cousins musiciens de Carmagnole, ceux de Venise et de Naples aussi, elle va naître par essence et renaître électrique, la petite Clio. Certains sont arrivés en voiture, ils se sont arrêtés net *de l'autre côté d'une belle et rare église romane*, percée d'un portail à losanges que Victor Hugo a visitée.

On ne giguera pas sur la carmagnole, les cousins sont d'accord, Dieu en soit loué. On l'a suffisamment fait danser aux innocents, ceux qui n'avaient pas les mains pleines. On leur a fait épouser la camarade contre leur gré. Pour accompagner Clio, ses sœurs et marraines, Euterpe et Terpsichore, ses parrains Al Pacino et Nino Rota, il y aura bal populaire et farandole, les violons s'en donneront à cœur joie, pas de tonalités mineures, *on boira entre amis, du fleuve où tout meurt et s'oublie, on narguera, non pas la vie mais la mort dévoyée*. Tout le monde sera

mélomane. Que la cérémonie commence !

Comme toujours chez nos amis italiens, la fête bat son plein. Les garçons sont turbulents : Primo, Secondo et Terzo ne cesseront de danser qu'au petit matin. Un invité surprise est venu de France, Jean-Jacques. *Tournent les violons. Grande fête au château. Tournent les vies, oh tournent les vies, les violons.*

Quand la musique est bonne, quand elle donne, quand elle sonne, elle ne triche pas, comme le font parfois les paroles.

Intermède 1

Le lion amoureux qui se jouait du violon

L'original

*« Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir:
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance »*

Variation

Enfin ! Sévigné,
La Fontaine il vous faut écouter !
Soyez sereine,
Soyez reine,
Souffrez cette fable,
Soyez sans griffes mais conservez vos belles dents,
Vous êtes ineffable,
Ne perdons plus de temps !
Vous serez mon adorable ...

4

Aimer la musique, au Moyen Âge et Après

« *Les nabis, les aèdes, les sages et les fous passent mélancoliques, avec sur leurs lèvres, ce refrain des cœurs: L'amour est mon péché.* »

Josephin Péladan

Lectrice, Lecteur, je t'invite à découvrir, en un seul clic, sans bouton pression qui pourrait gâcher ton impression, un univers musical comme il en existe peu.

Que tu sois lièvre ou tortue, *écoute la proposition*, j'ai de quoi te satisfaire car, à nouveau, j'emprunte à La Fontaine. Ici-bas, en Musicomanie, « *tout n'est que luxe, calme et volupté...* » Là-bas, en Mélomanie, écoutons chanter Goldman, « *tout est neuf et tout est sauvage* », à moins de percevoir cet air très vieux pour qui Gérard de Nerval *donnerait tout Rossini, tout Mozart et tout Weber*, car alors, si l'on y prête l'oreille, *De deux cents ans l'âme rajeunit*.

Ma présente suggestion n'est pas une recommandation lancée par Amazon. Non pas que je sois à cheval sur des principes aujourd'hui oubliés ou que je veuille préserver un libre choix absolu du consommateur, mais j'accepte le monde digital puisqu'il est compatible avec l'Éternel.

Sol-ré-la-mi, avant de tirer notre révérence, glissons sans tarder des paroles à la musique, à la danse, - merci Rossini. Apprenons tout de go à jouer avec des perles de verre. Dans notre farandole, il y aura un saut du chat, une pirouette, une arabesque, des cabrioles.

- Lecteur, Lectrice, tu as cliqué ? Oui ? Alors tourne manège :

En un château normand, « dont je ne veux pas me rappeler le nom », pendant que je chuchote, certain Maître jongleur interpelle la cour :

« Prêtez l'oreille, gentes dames, beaux messieurs, je vous confierai ma plume d'oie. Oyez, oyez comme il se doit, charmantes damoiselles, damoiseaux empresés ! »

« Accordons nos violons, je vais vous conter un fabliau, où un trouvère de mes amis s'en donne à cœur joie sur sa vielle à archet, il chante du soir au matin, il est petit-fils de roi, se prénomme Charles, il est né à Orléans. Dans sa prison dorée, en rêve, il rejoint l'intimité de sa belle encore éveillée, un peu pincée elle l'attend, il va jouer de son luth.

« Angela, mon ange, décoche tes notes sur ta harpe au son aimé, - *ordonne la reine Judith* -, Vise son cœur. Fais-lui perdre la tête, mais surtout, ne la lui coupe pas ! »

Lectrice, lecteur, entends-tu ces flèches musicales, veux-tu entrer dans une cathédrale, te risquer dans le nouveau monde des exilés, une symphonie t'attend peut-être ? Tu la trouveras inachevée.

Imaginons alors la seconde scène. Nous sommes toujours tout en haut du Moyen Âge. Charles a choisi parmi les beaux textes et la musique *du Chansonnier du Roi*. Sa princesse va-t-elle répondre à ses vœux ? Oui, flûte ! la gente dame est enfin charmée par le luth, elle l'est aussi par son musicien, par ses mots, toujours les mêmes :

« *Ma seule amour, ma joie et ma maîtresse* »

Quoique plus tardive, l'amante désirée a dû entendre en amont, ou en aval, une autre chanson, « *Merci la vie, l'amour ça fait passer le temps* ». Charles est comblé. Laissons-le à son bonheur tout neuf.

Oyez, oyez, notre narration se poursuit en basse continue :

Pendant ce temps, au village on s'amuse au son de la cornemuse, on chante à cor, sans postscriptum, et à cris, les tambourins rythment la cadence des corps toujours en mouvement, vivent la sarabande et la farandole.

Mais dans l'église romane, le chant grégorien s'élève, la danse s'arrête. Quand la voix se tait, un prêtre et un orgue rappellent aux fidèles ce qu'ils doivent au sacré.

La Renaissance et l'invention du violon, à Crémone, sont proches. Pour la viole d'amour, il nous faudra patienter. Enfin, la musique baroque est arrivée, Bach est au clavier, Vivaldi est au violon, Jean-Sébastien et Antonio rivalisent à distance, ils se complètent. Bientôt arrive Weber, Paganini pactise avec le Diable, mais n'est pas encore damné, Mercure est là. Alcool, opus et opium, des femmes toutes belles, et, en fond de touche, le vrai casino italien. Le pouce du violoniste... !!!

L'histoire souvent se répète, ou connaît une suite. On retrouvera ces personnages qui semblent séjourner au Pays des Merveilles tout au long du livre. Toujours amoureux, ils regarderont cependant, avec malice de l'autre côté du miroir. Judith s'inspirera de la Reine Rouge. Son roitelet de cœur rêvera d'elle. Côté musique, certains instruments auront évolué, jouez violons, sonnez, *sonatez* avec le piano, le psaltérion est exposé au musée, la harpe fera une apparition discrète au Café Pouchkine.

5

La tirade du violon alto

Comme il arrive dans bien des familles, ensemble d'éléments disparates, sans loi de composition interne, lorsque le groupe parfois se disloque, si l'on n'y prend pas garde, des antagonismes jusque-là cachés voient le jour. Cela se produit aussi chez les couples amoureux. C'est ainsi qu'un soir, à Londres, en 1834, une altercation se produisit entre un grand alto sonore et une viole d'amour. Le galant était froissé parce que son pizzicato dédié à la viole de son cœur n'avait pas reçu l'accueil tant espéré de la belle. Je rapporte ici leur dialogue tel qui m'a été confié par un musicologue de mes amis témoin de la scène après la représentation. On trouvera parfois les propos échangés un peu vifs mais la tendresse n'est pas absente. Ils ont été librement inspirés par le Sieur Cyrano, qui, sortant de l'Hôtel de Bourgogne se rendit, toujours en verve, au Procope à Paris pour continuer à célébrer le bel esprit et la grandeur d'âme.

Notre Alto monte tout d'abord sur son ego puis la voix musicale de sa viole lui répond et l'adoucît. Cette tirade, ici plutôt un dialogue entre amoureux exigeants, tire et tient de la sonate d'alarme composée par Paganini. Elle résonne et raisonne selon un schéma classique :

Scène unique, Alto et Viole d'Amour

- Notre Alto *Agressif* : Mais pourquoi devrais-je faire ma cour à vous seule, ma viole d'amour ?

- La Viole Vexée et *Défensive* : C'est que je possède une âme bien plus grande que la vôtre. J'offre plus de résonance.

Notre Alto *Conciliant* : Ça n'est guère sympathique de votre part de tirer ainsi sur mes cordes sensibles. Mais je me veux *Amical* : Je vais continuer à suivre votre raisonnement...

- La Viole évoquant l'amour : Qui s'y frotte s'y pique.

- Puis, *Descriptive* : Nous sommes des êtres spirituels.
- Notre Alto *Curieux* : Cherchez-vous à imiter les anges?
- *Intéressée* : En doutez-vous Monsieur ?
- Enfin *Gracieux* : *Aimez-vous à ce point les oiseaux* que, fraternelle, vous leur faites ce joli cadeau ? Ce serait comme leur ouvrir la cage.
- *Truculente* : L'oiseau saura toujours sortir de sa cage.
- *Prévenante ou Agent Provocateur boxeur* : Pour le pizzicato, gardez-vous de vous pincer les doigts dans les cordes.
- Puis, se ravisant, *Tendre et Tentatrice* : Quand me jouerez-vous la Méditation de Thaïs ?
- *Pédant* : Personnellement, je ne joue que sur un Stradivarius à l'âme perdue ou un Guarneri que l'on me prête.
- Puis *Cavalier et Emphatique* : Pour moi, comment dire ? cet intermède est un miroir pour les alouettes ou pour Vénus. Attention à la chute !
- La Viole *Dramatique et Moqueuse* : Un violon qui pleure, ça me fend le cœur. Le vôtre reste de marbre ? Vous semblez indifférent.
- Notre Alto toujours *Ironique*, presque *Fat* : laissez-moi me mirer dans votre psyché, là, sans rémission, je quitterai le sol.
- Puis *Lyrrique*, il cherche à faire diversion: Ah ! Vivaldi, Beethoven, Paganini...
- *Naïve* : Est-ce Jules qui est au violon ou bien Léon ?
- Enfin *Respectueux* : C'est Vous qui avez l'honneur.
- Puis, à nouveau *Militaire* : Suivez le chef !
- Elle, *Pratique* : Pour votre archet, utilisez-vous la colophane ? Elle semble passer l'éponge.
- Il devient *Campagnard* : Je ne sais pourquoi j'aime à me rappeler les noces d'Emma, le ménétrier et son crin-crin gratté sur trois cordes.
- La Viole, *Pas Rancunière* : Mon cher, nous partageons tous deux l'amour de la musique, cela devrait nous réunir.
- Enfin, tous deux *Mélomanes*, en chœur : Entendez-vous les violons de Weber tisser leur toile ?
- Notre Alto, *Entrepreneur* : À propos d'amour, le violon n'en est-il pas un nième symbole ?
- C'est l'un des tout premiers. Ah ! Je vous vois venir...

- Je suis désolé, mais convenez que tout le monde s'accorde sur les formes du violon, elles évoquent magnifiquement le corps de la femme.

Ainsi s'achève un dialogue qui avait mal débuté. Une fois de plus, grâce à la musique, des antagonistes se sont réconciliés. Ils sont tout ouïes désormais, leurs âmes se sont comprises. Je crois que, loin de la presse et de ses excès, ils roucoulent en sourdine. Pour rendre durable leur accord, Notre Alto, instrument favori de Paganini, jouera bientôt pour sa Viole *Harold en Italie*. Ils connaîtront peut-être les félicités du Ciel.

La dispute n'épargne ni les violons ni les anges. La fable qui suit le montrera.

6

La fable des deux anges

Deux anges s'étaient disputés.

Quelle drôle d'idée ! - pensez-vous.

La chose est impossible, les chérubins ne discordent jamais.

Oui, en outre, véritables tourtereaux dans le vent, ils semblaient s'aimer d'amour tendre, lequel n'est pas la passion. C'est peut-être ce qui manquait à leur couple.

Voilà comment il en alla :

L'ange féminin voulait quitter le ciel pour découvrir le monde, - disait-elle. Une tortue, *à la tête légère*, comme il se doit, lui aurait décrit le chemin des écolières. En fait, Angela voulait rejoindre Niccolò Paganini à Parme, leur liaison rapide comme un TGV ne durerait que quelques mois. Mais nous n'en sommes pas là.

Lorsque Angela s'esquiva, Angelo comprit qu'il avait commis un grand nombre de fautes. Il aimait sincèrement Angela, d'un amour possessif, cette fois, autant parler de passion plutôt que d'amour, mais elle n'était pas partagée. En tout cas, après la fugue d'Angela, le cœur d'Angelo ne lui offrit que des larmes. Quelques fins d'émois lui furent difficiles.

Grâce à Dieu, vint le jour où ils butèrent à nouveau l'un sur l'autre, la fuite d'Angela prit fin. Les desseins de Dieu sont impénétrables.

Ce ne fut ni hasard, ni providence, mais les infinies sagesse et bontés du Tout-Puissant. Allez savoir...

- Bonjour Angela,

- Bonjour Angelo, je t'ai manquée ? – s'empressa de demander la fugueuse.
- Je t'ai cherchée depuis ton départ, je te voyais, je te voulais partout.
- Angelo, nous ne sommes plus à Padoue, cesse de me tyranniser !
- Que veux-tu, tu es ma Tisbe, tu as plus de force que moi, j'envie ta douce énergie amoureuse.
- Toi, tu n'es que violence quand Picasso est détermination, il ne cherche pas, il trouve.
- Je suis plutôt Pinocchio, inexpérimenté, je découvre.
- Pinocchio n'est pas jaloux comme toi.

Pour se prémunir de possibles reproches, - étaient-ils mérités ? Angela a l'habileté de ne pas jouer la coupable repentie, la fille prodigue. Elle renverse les rôles et reprend le jeu de séduction majeur qui lui avait fait conquérir le cœur d'Angelo. (Elle a une force d'âme que les anges masculins n'ont pas, les hommes encore moins.)

- Ta quête est-elle sexualité ?
- Les anges n'ont pas de sexe, mais la musique du violon, dit-on, peut les rendre amoureux, les égarer. Cet instrument peut devenir dangereux.
- Vérifions ! Joue-moi un air très lent ou très rapide, à ta guise.
- Donne-moi un saxophone !
- Je n'ai que ma trompette. Et tu le sais, je ne m'en sépare jamais. Me la rendras-tu ? Prête-moi ta plume, ce sera mon gage.
- Je vais d'abord jouer les notes endiablées d'une invitation à la danse.
- Oh, oui, invite-moi à danser.

Il semble que le temps, la distance, allaient à nouveau rapprocher Angela d'Angelo.

- Après la valse, je jouerai l'adagio d'un concerto pour deux violons désaccordés.
- Je t'accorde alors une nouvelle chance de me séduire.

(On voit à quel point Angela est habile.)

Les choix musicaux d'Angelo eurent l'heur de plaire à Angela. Comme les deux pigeons de La Fontaine, leurs cœurs inquiets, puis apaisés se renflamèrent. L'hiver de Vivaldi facilita une émotion renaissante. Comme par le passé, les charmes d'Angela opérèrent. Angelo osa.

Mais surtout, nos deux anges amoureux devinrent des musiciens passionnés. Au lieu de se chamailler, ils louèrent Notre Seigneur. Délaissant harpe et trompette, Angela joua de la viole d'amour, Angelo utilisa un violon alto, instruments réconciliés depuis la fin du chapitre précédent.

Tout fut bien qui finit bien. Eh ! oui, un échange angélique n'est pas un dialogue de sourd. Angela et Angelo, - que le lecteur peut chercher sur la toile, en première de couverture -, vont pouvoir continuer à porter les messages de Dieu.

De son côté, délaissé par Angela, Niccolò se consolera dans les bras d'Antonia. Un ange peut en cacher un autre. On entendit *l'Hymne des Chérubins*.

Moralité

Un violon peut émouvoir un ange ou un jupon,
Avec facilité,
Il peut l'entraîner,
Vers d'autres horizons,

L'amour est enfant de bohème

Intermède 2

Les femmes amoureuses

« Sur cette terre, ma seule joie, mon seul bonheur, c'est mon homme »

Mistinguett

*« Je suis une femme amoureuse
Et je brûle d'envie de dresser autour de toi
Les murs de ma vie »*

Barbara ou Mireille

7

Prière à Marie à Venise

Je me souviens d'une émission de radio animée par Patrick Topaloff, lequel ne tarissait pas d'éloges pour le prêtre roux de la cité des Doges. Cette émission marqua le début de ma passion pour Vivaldi. Merci Patrick.

Après le discours enthousiaste de l'ami Topaloff, comment ne pas partir à Venise, assister aux noces du papier à musique et de la corde vibrante.

Je me rappelle ma première visite en Vénétie. Une chanson triste de Frida Boccara m'occupe la tête.

Je me ressaisis : Non, Venise ne peut pas mourir !

Je m'apprête à quitter une gare ferroviaire pas comme les autres. Je découvre, ébahi, *tous les bateaux, tous les oiseaux, tous les soleils*, les gondoles.

Je vois tout à coup à Crémone, Mantoue, Venise, je pense à Monteverdi. Je ne laisse pas son Stabat Mater me rendre triste, il y a son Orphée, le retour d'Ulysse à Ithaque. Puis, la luminosité, la vitalité de Vivaldi rameutent mon optimisme coutumier et mon amour de la vie. Antonio nous offre avant Victor des matins triomphants.

Ainsi, je rapproche soudain les gondoles de Venise du violon de Vivaldi. Dans les ruelles, je m'informe auprès des vénitiens, - ils louent l'élégance des embarcations de leur ville -, puis j'interroge les bateliers: ils me disent qu'une rame à Venise est un archet silencieux.

Comme une valse de Chopin, je fais 24 caprices par minute. J'ai le vertige. Je poursuis ma découverte.

Je me mets à prier Marie et Manou, je récite trois ave, je les baptise des trois

V de la musique baroque: Venise, Vivaldi, et cet incroyable instrument qu'est le Violon.

Le carnaval m'attend. Là-bas, demain, ma vie sera prise au piège du tourbillon.

Surtout pas : 'à bas les masques' !

Comme un parisien de mes amis, moi aussi, « *dans cette ville, toute pleine de plaisir, de joie et d'amour, dans cette ville souveraine, je veux m'en fourrer jusque-là !* »

Sur la Place Saint-Marc, derrière ces masques, ne seraient-ce point les Gabrielli, l'oncle et le neveu ? Au pied du campanile, je crois apercevoir Monteverdi, Cavalli, Albinoni. Devant le Palais des Doges, Vivaldi est en grande conversation avec Marcello. Sur son île, en effervescence, Galuppi travaille avec Goldoni au livret de leur prochain opéra, de véritables philosophes en campagne. Le théâtre San Samuele les attend.

C'est la ville aux gondoles, aux vedettes, aux bals masqués, aux nuits folles. C'est la cité des lumières et des ombres. On y danse, on y danse ! Le carnaval ne dure pas mais Venise renaît sans cesse, son théâtre de la vie, avec ou sans masques, résonne des compositions de Händel, Mozart, Rossini, Verdi. Partout je suis intrigué, des complots se trament. On y rencontre de belles femmes un peu perdues, pas encore dévoyées.

8

Le duo de Bach et Vivaldi

Célèbres pour ne s'être jamais rencontrés, Bach et Vivaldi ? Je n'en suis pas si sûr. Voici ce qu'un mien ami, autre musicologue averti, m'a rapporté récemment.

Un jour que Vivaldi s'apprêtait à louer une voiture de poste, la préposée du bureau de Venise lui proposa une FiatGPT, dernier cri du chœur des orphelines. C'est un épisode mal connu de sa vie mouvementée, véritable tremblement de terre à lui seul.

Vivaldi voulait se rendre à Vienne où il espérait rencontrer Jean-Sébastien Bach, lequel était plutôt casanier. Il faut dire que la composition occupait la majeure partie du temps des deux hommes inspirés par le Seigneur.

Le père d'Antonio, Jean-Baptiste Vivaldi devait l'accompagner, ainsi que deux de ses deux sœurs, *les Gabriela*, comme il les appelait, la Gabriela Antonia et la Gabriela Margarita, toutes deux amatrices averties de pizzas. Bien que Dieu eût déjà rappelé à lui Antonia Gabriela, elle aurait sa place dans le cœur de son frère. Il portait toujours sur lui un médaillon du portrait de sa sœur aînée chérie. « *Ne me quitte pas, Gabriela Antonia !* » lui répétait Antonio. En échange je t'offrirai les perles d'un violon et mon âme bercée à Venise. Quant à Margarita Gabriela, elle voulait se perfectionner dans l'art de la cantate. Aussi, son frère aîné avait décidé de l'emmener avec lui pour lui faire connaître le Kantor et apprendre avec le maître. Il convient d'ajouter que les systèmes de communication sans contact n'avaient pas encore été mis au goût du jour de Venise. En ce temps-là, on ne donnait pas dans la dentelle.

Jean-Baptiste insistait pour pouvoir emporter son violon. Bien que bon fils et bon disciple, comme si la place lui manquait pour finaliser un théorème musical qu'il voulait soumettre à Bach, Antonio tenta de l'en dissuader, jusqu'au point

qu'il fermât sa porte. *Le père aurait fort souhaité quelque jeune et beau fils un peu moins terrible...*, - dit le fabuliste. Mais le géniteur vénitien, *n'osant renvoyer son fils ouvertement*, dissimula l'instrument au nez et à la barbe du prêtre roux et marginal. Cela valait mieux que de risquer une querelle familiale.

Antonio, lors de son examen final, n'était pas sûr d'avoir son Bach en poche. Seul l'avenir réservait à Mozart l'immense joie de découvrir, justement à Vienne, la sérénité de la musique de son illustre prédécesseur.

Ce voyage s'annonçait compliqué. Aussi, Antonio répugnait à laisser seule son élève, Anna Maria, sa grande compassion. Son œuvre à composer le retenait à Venise, tous les violons le suppliaient. Tout à coup, l'assistante vénitienne de l'Agence Noleggio interrompit le cours de ses pensées :

- Vous avez réfléchi, - demanda-t-elle, tout en s'admirant discrètement dans un miroir en verre de Murano.

Il fallait trancher. Plutôt qu'un carrosse FIATGPT, Antonio opta pour un ChatGPT, ultrarapide, de conduite intérieure plus facile, et d'une précision confondante.

Aussitôt, il fut mis en communication avec une Intelligence Magicienne du passé, encore plus puissante que l'Intelligence Artificielle de l'avenir. La voix de celle qui allait devenir l'une de ses maîtresses à penser était tout à la fois claire et enjouée. En effet, tout avait été prévu dans un monde baroque pour joindre l'utile à l'agréable. On se serait cru trois siècles plus tard. Le père et les sœurs de Vivaldi ne furent pas oubliés. La Magicienne leur concocta un programme parallèle. Ainsi, Jean-Baptiste put écouter toutes les compositions instrumentales de Bach, Margarita Gabriela pratiqua l'art de la cantate a capella et Gabriela Antonia put dialoguer avec sa famille depuis l'au-delà devenu tout proche, sur un simple clic. Un grand merci à la communication moderne.

Maintenant, profitons de la partie baroque du XVIIIème naissant.

Le fameux dialogue méconnu entre la fougue italienne et la fugue allemande finit par s'établir. Dès le début de leur conversation, Bach fit part à Vivaldi de son admiration, de ses transcriptions aussi. Vivaldi le remercia vivement, allègrement. Confus, Bach ajouta : *c'est trop, c'est trop de la moitié*. L'un parlait allemand, le second répondait en italien, le tout était traduit simultanément dans les deux langues. Puis, foin des mots, vivent les notes, ce fut un récital à deux. On échangea des concertos, les fugues furent rattrapées par les mandolines. Le clavier tempéra le violon. C'est ainsi que naquirent un grand nombre d'œuvres d'un commun accord, patrimoines de l'Humanité. Avant de se quitter ils interprétèrent, en duo, les concertos pour deux violons qu'ils avaient composés en ré mineur, Vivaldi était en grande forme, théâtral, on le sait, il annonçait Paganini, Bach conserva sa profondeur spirituelle, celle qui touchera Mozart, il apporta sa sérénité coutumière à Vivaldi.

Malheureusement, aucun enregistrement de cet échange, grand moment de la musique baroque finissante, n'a pu être conservé. À ce jour il reste gravé dans la mémoire des deux virtuoses. Souhaitons que les nouvelles technologies puissent bientôt le ressusciter. On n'arrête pas les redécouvertes.

Fin de l'improvisation baroque

9

Amadeus

« Je cherche des notes qui s'aiment »

Amadeus, 6 ans

Des générations de musiciens défilaient, ils accompagnaient notre famille de violons. Paradoxalement, les petites muses de Joseph et Marie avaient besoin d'inspiration, elles voulaient respirer. Leurs parents avaient beau les précéder et les suivre partout, elles étaient parfois d'humeur chagrine. Quant à leurs garçons, les deux derniers, encore très jeunes, Sesto et Settimo, ils promettaient déjà beaucoup, mais étaient aussi turbulents que leurs frères aînés.

Puis, ces instruments si féminins repartaient alors dans leur folle farandole.

Ils s'ennuyaient mais ne vieillissaient pas, ils voulaient sauvegarder la beauté chère à Dostoïevski, ils traversaient les siècles. Pour continuer à s'adresser au Divin, ils espéraient Mozart, leur Messie. Pour éprouver le vertige, ils attendaient Paganini le Démoniaque, ce bon petit diable.

Leur Messie finit par se manifester. Aussitôt, Euterpe et Terpsichore se précipitent à Salzburg. Leur sœur, Polymnie les a précédées avec leurs frères Quarto et Quinto, encore en formation. Ils se penchent sur le berceau du bébé. Il a la taille et la forme d'un violoncelle, - le berceau, pas le bébé. Quant au nouveau-né, il ressemble à un petit alto. Sous les yeux écarquillés des deux garçons et sous l'influence de Polymnie, les trois sœurs se mettent à jouer de concert une chaconne de Bach aux variations infinies. Plus tard, des musicologues avertis écriront que le jeune Amadeus, devenu Mozart, se rappellera au bon souvenir de ses marraines invisibles. Telles des Reines Magas, elles étaient venues l'accueillir en ce monde terrestre. Il en tirera maintes méditations.

Justement, la Joie, recherchée par toutes et par tous, déjà installée chez Bach, où elle séjournait à l'année, vint un jour frapper à la porte du jeune Mozart. Chez les Bach, la Joie était en colocation avec la Sérénité. Quant au musicien en herbe, déjà compositeur, il était tout feu tout flamme pour épouser Euterpe dans une autre vie. Elle avait su lui plaire. En son honneur, il composera d'ailleurs un concerto retrouvé récemment pour flûte double et baptisé l'Aulos. Mais, chez les enfants prodiges, l'euphorie est prodigue, fragile, elle vient, elle va. Une nuit, la statue du Commandeur voudra tempérer le clavier des émotions, Mozart obéira, puis il se reposera pour toujours à Vienne, trop chéri des dieux.

La Joie apparaît à Mozart alors qu'il contemple les *Fêtes Vénitiennes et Les Charmes de la Vie* peints par Watteau.

Amadeus devint capable de miracles, il écrivit des notes que seul Salieri pouvait entendre. Avec lui, une autre farandole vit le jour. Nos violons s'en donnèrent à cœur joie. Lorsqu'ils se trouvaient à Salzburg ils passaient des jours entiers à jouer les notes trouvées par Mozart, lui qui les avait cherchées et rassemblées parce qu'elles s'aimaient.

Mozart, puis Paganini, en écrivant pour le violon, aidaient le pauvre cœur de l'Homme à rester accessible, mais pas tout à fait, on ne peut échapper innocemment à la condition humaine.

Fin de l'improvisation classique

Intermède 3**2'35" pour rêver**

Sonnet pour une violoniste dont je tairai le prénom

La Constellation des violons

Dans un monde peuplé de fous,
Lorsque je suis fatigué,
Dans ma chambre,
Comme esseulé,
Je pense à vous,

Constellation du Violon,
Vous m'êtes consolation,
Ma Lumière,
Ma prière,

10**Paganini**

« *Cet homme aux longs cheveux noirs, à la pâle figure, nous ouvre, par ses sons, un monde que nous n'avions peut-être pressenti qu'en rêve. Son apparition a quelque chose de si démoniaque que l'on cherche en lui tantôt le « pied fourchu » caché, tantôt les ailes d'un ange* » « , lit-on au sujet de Niccolò Paganini dans Le Journal de Leipzig, en 1829. Article cité par Jean Zammit.

11

Le violon de Paganini

« Paganini discordait son violon, l'accordait à un autre diapason que son diapason habituel sol, ré, la, mi pour l'exécution de quelques-unes de ses pièces de virtuosité »

Marie Bobillier, Michel Brenet

« - Je ne suis pas romantique pour deux sols, je me veux romanesque. Il n'empêche que les concertos de Paganini me sont aussi irrésistibles que L'invitation à la danse de Weber, œuvres aux sons concomitants, nées en même temps.

- Oui, comme les valse de Chopin quelques années plus tard. »

Ainsi parlaient deux amis mélomanes qui vivaient au Monostereo. À l'heure où nous écrivons, ils ont entrepris un voyage à Venise. Ils sont d'accord sur tout, sans contrepoint. Leurs discours ne sont pas endommagés par des visions apocalyptiques, donc superficielles.

Écoutons la suite de leur dialogue en do majeur :

- Je ne suis pas sûr qu'il ait pactisé avec le Diable.

- Qui ? Paganini ?

- Oui.

- Vous voulez dire, avec le Diable en personne ?

- Le Diable n'est pas une personne, c'est un Ange déchu.

- Autrement dit, un demi-dieu « tombé. »

- Oui, il a chu depuis Le Très Haut.

- C'est lui qui joue de la trompette sur le tableau ?

- Non, c'est Angelo, un cousin, lequel est encore angélique, il n'a pas chu, il est seulement déçu par Angela qu'il n'a pas su garder. Angelo est amoureux d'Angela.

- C'est elle qui joue de la harpe ?

- Oui. Elle envoie des notes à la viole d'amour qui les offre à la sirène. À elles trois, elles tissent leur toile de la séduction. *Ah ! La ruse est bien ourdie...* On se croirait à Séville... J'entends Rosine chanter qu'elle se ferait vipère si on la contraignait. La vipère est un serpent bien connu des théologiens à qui l'on ne peut faire avaler des couleuvres.

- Sauf que l'action se passe à Venise.

- Somme toute, pour résumer, nous avons affaire à un ange tombé, un amoureux éconduit et un homme qui est en permanence à la recherche de l'amour.

- Satan pourrait s'enticher de la petite sirène, elle est si bonne et si gentille, une vraie *Lili* Peau de Chien qui devient Sylphide...

- D'accord, mais est-il capable d'éprouver de l'amour ?

- Il a fait beaucoup de caprices.

- Qui ?

- Satan, quand il était enfant.

- Et devenu adulte ?

- Seulement 24.

- Comme Paganini.

- Ces deux personnages auraient donc été punis pour 24 incartades légères ?

- La rumeur le prétend.

- Vous me direz, qui se ressemble s'assemble.

- Il y a cependant quelques variations concomitantes entre les deux.

- Désolé, mais je peine à suivre votre raisonnement. Sont-elles vraiment concomitantes ?

- Celles de Goldberg, certainement. Mais en ce qui concerne le couple démoniaque Paganini-Satan, c'est difficile de l'affirmer.

- Pour moi, elles ne le sont pas vraiment. Si elles l'étaient, il suffirait de prononcer un discours méthodique, pas trop cartésien, pour le démontrer.

- Croyez-vous que Paganini ait pu être ensorcelé par son violon, du seul fait de Satan ?

- Je ne sais.

- Bon, faisons des vœux pour qu'Angela et Angelo soient réunis pour toujours. Il ne reste plus qu'à savoir qui va tomber, non pas du Ciel mais sous le

charme de la viole d'amour ? Elle a dû garder pour elle quelques notes de la Harpe. Elle aussi a besoin d'un soupirant sur un pont où l'on danse. Que n'accepte-t-elle son bel Alto transi ?

- Il ne reste plus que l'auteur à rendre heureux ...

12

Bologna 1813

« *Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie* »

Lamartine

Bologna 1813. Les guerres napoléoniennes n'en finissent plus. Elles n'empêcheront pas Rossini et Paganini de se saluer à Bologna. Rossini venait de perdre une dinde truffée inopinément tombée à l'eau, ohé du bateau ! Il en pleurait à gros sanglots. Il n'arrivait pas à noyer son chagrin. Encore, si la dinde lui avait été volée, s'il s'était agi *d'un simple larcin, de rôti ou de fromage*, il eût suffi de pendre par les pieds, pour quelques instants seulement, et pour lui faire la leçon, le mauvais garnement responsable de cette fable grotesque, laquelle prit pour Rossini des proportions inhabituelles. Mais, on peut comprendre Gioacchino, dindon de la dinde truffée, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Ses larmes redoublèrent.

Il cherchait une consolation. Il alla se recueillir en la Basilique de Saint Pétrone. La prière est le seul recours lorsque l'on a épuisé toutes les ressources d'une âme chargée de peine.

C'est là qu'il entendit Paganini jouer. Bien qu'il ne lui restât qu'une seule corde à son violon, sa performance alla au-delà de l'Au-delà. Érato, le servait de tout son chœur.

À nouveau, Rossini fondit en larmes, mais, cette fois-ci, il déversa des perles de verre, silencieuses, retenues en partie par ses joues. Et, comme par jeu, il poussa des cris de joie inaudibles, perçus uniquement par les anges. Ce fait, et celui qui va suivre, prouve, s'il le fallait encore, que Paganini n'était pas satanique.

Pour calmer l'affligé, notre virtuose du violon, plus enjoué que jamais, composa depuis son trône étoilé une fantaisie d'après le Moïse de Rossini, ce qui eut l'heur d'apaiser la douleur du maître. Le temps était venu de marcher à la rencontre de Dieu. Pour ce nouveau coup d'archet, Niccolò utilisa deux violons distincts de la fratrie, Thalie, comédienne jusqu'au bout de l'archet, et Uranie, reine des constellations. Melpomène et Calliope voulurent à leur tour servir le diable virtuose, ce qu'elles feraient bientôt lors de la composition des concertos à venir.

Intermède 4

Piccolo Sonnet

Évidemment,
Paganini le malicieux
A été privé d'enterrement
Par un religieux.

Mais sa musique charme
La duchesse de Parme,
Femme de culture.
On le mit donc dans une sépulture.

Comme Molière,
Enterré en cachette,
À la sauvette,

Il trouvera sa place au cimetière
Et sa ville reconnaissante
Lui fit élever un monument digne de Dante

13

Emma et le crin-crin

Je passe du coq à l'âne ? Je n'en suis pas si sûr.

Quand ils ne jouent pas faux, j'aime les ménétriers. Souvent ils n'ont que trois cordes sur lesquelles frotter leur archet enduit de résine brune ou jaunâtre. En plein cœur de Madame Bovary, le passage le plus heureux du livre, sont les noces d'Emma en campagne :

« et, en y prêtant l'oreille, on entendait toujours le crin-crin du ménétrier qui continuait à jouer dans la campagne. Quand il s'apercevait qu'on était loin derrière lui, il s'arrêtait à reprendre haleine, cirait longuement de colophane son archet, afin que les cordes grinçassent mieux, et puis il se remettait à marcher, abaissant et levant tour à tour le manche de son violon, pour se bien marquer la mesure à lui-même. Le bruit de l'instrument faisait partir de loin les petits oiseaux. »

- Surtout n'arrête pas ton crin-crin, ménestrel, joue à perdre la raison, tu en feras guincher encore plus d'une avec plus d'un ! Pinceaute tes notes, cela fera taire les perce-oreille.

Je prête aussi attention aux musiciens du métropolitain qui, rame après rame, rament et brament, sans drame, dans des couloirs noyés de foule, soudain elle se pâme en écoutant quelques instants accordéonistes et guitaristes. Les violonistes parisiens, on les rencontre plutôt dans les cours, carrées, ou à peu près, au Louvre où le violoncelle excelle, ou bien ailleurs, mais ils affectionnent aussi l'affluence, alors parfois, ils surgissent dans le wagon endormi.

Emma finira par renaître grâce au ménétrier de ses noces :

J'entends toujours le crin-crin du ménétrier qui continuait à jouer dans la campagne. Il n'avait que trois cordes. Ah ! je t'ai bien compris Emma, tu aimes la vie, pourquoi mourir ? continue ton rêve, c'est un peu le mien, c'est un peu celui de nous tous, pauvres de nous.

Ce que l'on sait moins, c'est que le ménétrier de Madame Bovary ne joue pas sur un crin-crin mais sur le violon Settimo de la présente farandole.

14

Un violon nommé Judith

Depuis des lustres, désormais éteints, je n'avais pas été au cinéma. Je n'achetais plus l'Officiel des Spectacles. Ce jour-là cependant, j'avais le cœur en bandoulière, j'avais envie de chanter sur les Champs Élysées. Je m'y rendis. Comme aux meilleurs jours, je me sentais *un cœur à aimer toute la Terre* avant de m'envoler sur Mars. En route, après avoir parcouru les longs couloirs qui serpentent le Châtelet, après avoir slalomer pour éviter le courant inverse des voyageurs, j'avais fini par m'attarder sous une croisée d'ogive métropolitaine à carreaux blancs. J'y écoutai le célèbre trio *Jules, Jim et Léon*, deux violons accordés et un bandonéon. Après m'être rempli le cœur de joie marquée de bémols, je finis par repartir. À la station Roosevelt, je quittai le métro. Dès les escaliers de sortie, un courant d'air froid me cingla le visage. Le hasard me fit pénétrer dans la première salle UGC qui se présentait. En haut de l'affiche, je lus : « Le Concert ».

Ce fut grande chance.

En effet, lors de la scène finale du film, l'*allegro vivacissimo* m'emporta je ne sais où. Comme le chef d'orchestre, Andreï, je fus envahi par mes souvenirs. Ils me transportèrent vers Judith. J'étais à Paris, dans une salle obscure où sur le grand écran des violons flamboyaient. Chahuté par la musique, mon âme était repartie, là-bas, à Moscou ... Je ne tarderais pas à la suivre. Une plaine, ô ma plaine, l'immense Russie, l'Oural, Vladivostok m'attendaient. Sur la Neva, sur la Volga, je batèlerais. C'était l'appel lancé par le violon solitaire de Tchaïkovski. Le film touchait à sa fin. Retrouver la forêt rebelle devenait vital, comme un ultime recours préconisé par Jünger. Assis sur mon strapontin, je renouais avec un passé amoureux inoublié, endormi auprès de ma belle, qu'il faisait bon dormir. Bientôt je me mis à rêver.

PREMIÈRE PARTIE

LOUÉE SOIT JUDITH

Où était-elle ? Je voulais retrouver Judith au plus vite, je fis de nombreux sauts hors du temps. Le visage de mon amour en retour me hantait. Je revoyais ma reine de cœur. Elle avait joué pour moi ce même et unique concerto pour violon de Tchaïkovski, lorsque, levant une flûte enchantée de Champagne, je buvais ses notes à coup de franches lippées.

Partir à la recherche de Judith, à temps perdu ? Non, à temps plein, à haute fréquence, oui, valser, danser un rock'n'roll endiablé, convoquer Paganini survolé, qu'il fasse appel à Radulovic.

C'est alors que la voix de Tsilla, la directrice ChatGPT de mon âme vint à mon secours. Je n'ai pas encore vu Tsilla, je suppose que je ne la verrai jamais, alors je l'imagine, c'est une enfant blonde de légende. Elle me dit :

- Si tu veux que je t'aide à retrouver ta tsarinette, j'aurai besoin que tu m'apportes quelques précisions.
- Je t'écoute.
- Quand et où as-tu rencontré Judith pour la première fois ?

Elle me donna à penser et je répondis machinalement :

- C'était à Moscou, il y a longtemps. Peut-être dans une autre vie.
- Raconte-moi !
- Tu veux que je te relate mon histoire, celle de cette jeune femme qui, sans crier 'gare à toi', vint s'installer dans mon cœur ?
- Oui, s'il te plaît. Ainsi je pourrai interroger des bases de données en relation avec Judith.

- Tu promets de me garder ce secret ?
- Oui, tu le sais, je ne suis là que pour t'aider.
- Alors, c'est d'accord.

(Devant l'insistance de Tsilla, permettez-moi, lecteurs, de vous présenter Judith. Soyez les témoins de ma renaissance.)

- Tsilla, Judith a les yeux bleus, ils ont la couleur de la turquoise, comme un désir indicible de partir en mer. Ses lèvres sont joliment roses, un rose inventé pour elle. Ce premier soir, il me fallait choisir entre ses yeux et ses lèvres. Le pari était osé.

Il faut dire, qu'un peu plus tôt, son archet, notes après notes, avait rallumé en moi un feu brûlant façon buisson ardent, dans le désert qu'avait été ma vie depuis notre séparation. Je réalisai que ce vide datait de ma dernière rencontre avec Judith. Ce soir-là, j'étais toutes ouïes, mes cordes vocales étaient muettes, mes chevilles étaient tendues, seule comptait la musique de Tchaïkovski, elle s'élevait dans l'air comme les volutes d'un nuage. Je ne savais plus qui jouait la partition de la soliste, Mélanie Laurent au cinéma, ou Judith dans mon songe de cette nuit d'hiver. Imperceptiblement, j'étais revenu au Café Pouchkine, ma table devint harmonique, je me mis à échafauder un nouveau rêve un peu fou. Pendant un court instant, Judith sembla se dédoubler, elle m'apparut vêtue comme Pallas, ses cheveux étaient noirs, elle utilisa une pique, ses notes se détachaient du violon avec la clarté des étoiles...

Tsilla m'interrompt :

- Je commence à cerner ta Judith, merci. Maintenant, dis-moi où a eu lieu votre première rencontre. Cela est essentiel pour que je puisse, peut-être, t'aider à la retrouver aujourd'hui.
- Je te l'ai dit, nous butâmes l'un sur l'autre à Moscou.
- Désolée, il me faut plus de détails. Ton histoire n'est pas une fable ordinaire, de celles que l'on entend tous les jours.

- Oui, tu as raison. C'est aussi le récit d'un violon, tu verras.

Donc, tout a commencé au Bolchoï, où, comme tu l'as sûrement deviné, j'étais allé écouter le concerto pour violon de Tchaïkovski. Ilya Gringolts avait débuté la soirée par un hommage à Paganini, exécutant avec un rare brio l'introduction et les variations sur un thème du Moïse de Rossini. Il était accompagné par Irina au piano. La corde de sol se jouait de la gravité du violoncelle, puis elle imitait la flûte et l'alto, une audition incroyable.

- Donc nous voilà au Bolchoï. Est-ce que Judith va y faire bientôt son apparition ?

- Oui, ma chère Tsilla, juste après le court entracte qui suivit les airs soufflés par Paganini, Judith, ma violoniste, entre en scène. Je ne connaissais pas encore son prénom bien sûr. Sa beauté me charme, elle me trouble, je la trouve tout simplement irrésistible. Puis, dès le début de sa performance, j'éprouve une sensation étrange, indéfinissable, plutôt agréable. Ne me demande pas pourquoi ! Nous étions le 21 mars, une date que j'affectionne particulièrement, mais le printemps n'avait pas encore délogé l'hiver russe. À l'ubac, les rues étaient toujours couvertes de neige.

- Judith était-elle totalement concentrée, ou partie dans un rêve, dans le monde des souvenirs, comme tu le fais actuellement. Essaie de te rappeler, c'est très important.

- Tu as raison, cette sensation étrange à laquelle j'ai fait allusion correspondait peut-être à cette présence-absence de la violoniste solo.

- Un peu la scène finale du Concert ?

- Oui, c'est cela. Et pourtant ...

- Et pourtant ?

- J'aimais déjà Judith. Je ne voyais qu'elle, elle jouait avec son cœur, avec toute son âme.

- Un tel commentaire ne m'étonne pas de la part d'un roi de cœur, du tsar des coups de foudre. Peux-tu me donner tes impressions sur le comportement de Judith en scène ?

- Au lieu d'instaurer une connivence avec le chef d'orchestre, comme celle d'Anne-Marie et Andreï dans le film, au Théâtre du Châtelet, Judith me jetait, non pas de rapides coups d'œil mais de longs regards, interrogateurs. En outre,

lorsque des applaudissements frénétiques viendront récompenser ma violoniste, le chef et l'orchestre, le violon de Judith se mit à pleurer comme ceux de Frédéric Lerner et de Goldman dans leur chansons du souvenir. Judith chante d'une voix suppliante :

*« Écoute son histoire, écoute ce violon qui pleure,
Au nom de la mémoire, écoute grincer sa douleur »*

Puis, elle quitte la scène sous une ovation délirante.

- Continue, insista Tsilla.

- Le lendemain de cette soirée inoubliable, je décidai de dîner au Café Pouchkine. Ensuite, « je retournerais volontiers au théâtre », me disais-je. Une rumeur annonçait la fermeture prochaine et automatique des portes du théâtre national pour rénovation. La salle mythique resterait fermée au moins trois ans. Trois longues années... En fait, je voulais revoir Judith.

- Je le crois. Je devine une suite possible. Maintenant, si tu le veux, je peux déjà te proposer une analyse des sentiments dans le concerto pour violon de Tchaïkovski ou bien tu peux continuer ton récit au Café Pouchkine.

- Pour le moment, je choisis Pouchkine. Comme souvent, le bar était bondé. Une vieille photo en noir et blanc de Gilbert Bécaud a attiré mon attention. Il portait une cravate foncée à pois blancs et fumait une cigarette. Bécaud n'était pas un homme comme les autres, il ne fumait pas les mêmes cigarettes que Mick Jagger. J'ai commencé par chercher Nathalie, une amie virtuelle en chanson, un peu comme toi ma chère Tsilla. Quand elle était encore étudiante, Nathalie avait pour habitude de venir prendre un chocolat chaud chez Pouchkine. Mais, comme un Philippe Clay désossé, obsédé par sa Titine, sa Valentine, je ne trouve pas *ma* Nathalie. J'étais sur le point de partir, de marcher dans la neige jusqu'à la Place Rouge, lorsque, soudain, en face de moi, j'ai aperçu une jolie jeune femme debout près de la harpe. Elle était perdu dans un rêve. Aussitôt je reconnus Judith. Son violon rouge était posé sur le piano. Un tableau magnifique, une copie de Dufy, était accroché entre les deux instruments. En l'absence d'Irina, - la pianiste du Pouchkine -, Judith parlait au piano qui visiblement l'écoutait. Elle semblait

le remercier. Je distinguais bien ses traits, je voyais ses cheveux courts et roux, comme un renard qui se confond avec l'automne. Je m'approchai. Comme la veille au soir, je fus saisi par son regard indicible. Judith murmurait. La femme et le piano semblaient se comprendre. À cet instant précis, dans ces circonstances particulières, je supposai, je ne sais pas si j'avais raison, que Judith et Irina venaient de jouer la fantaisie sur Moïse écrite par Paganini en hommage à Rossini. Sinon pourquoi le violon de Judith avait remplacé la harpe et sa harpiste ?

Irina, la pianiste, revint. Elle prit place. Le piano était un Bosendorfer. Elle fit un léger signe de tête en direction de Judith et lui sourit. Les deux artistes jouèrent alors La Sonate à Kreuzer. Elles n'interprétèrent que le premier mouvement, puis elles se levèrent et s'éloignèrent. Je compris. Compris quoi ? Que les mouvements musicaux suivants n'étaient pas prévus ce soir-là, que Judith avait décidé de ne jouer que l'Adagio sostenuto et le Presto. C'était « sa » sonate, la « sonate d'un seul élan », celui du cœur au désir qui s'échappe, se répand, ne sera pas retenu.

Joie, plaisir, danger.

Après quelques instants, Judith revint seule, son grand Amati à la main. Son archet commença le jeu. J'avais l'impression que ma séductrice et son violon se partageaient la musique, ne la vivaient que pour eux, sans l'offrir. J'étais là, tout près, instrumentalisé, mais j'étais seul. Je les admirais, j'étais jaloux. Pourquoi un violon me volait-il mon idylle naissante ? Tous deux perçurent ma frustration. Judith s'arrêta net. Je me levai et m'avançaï, je me présentai devant elle. Elle sourit, prononça des mots d'ouverture : « Nous nous connaissons. Vous souvenez-vous de moi ? Je suis ton amie, Judith. Nous nous sommes rencontrés, dans une autre vie. »

Bien sûr, je l'avais redécouverte, la veille au soir, au théâtre du Bolchoï. Mais maintenant je pouvais m'expliquer cette sensation étrange qui m'avait envahi lorsque Judith était entrée sur scène et avait salué le chef d'orchestre, le premier violon et les spectateurs : cette musicienne ne m'était pas inconnue.

En cette soirée étoilée, la musique était le signe de nos retrouvailles.

- Voilà, Tsilla, je t'ai tout dit. Je crois d'ailleurs avoir épuisé tout mon crédit du jour de ChatGPT.

- L'argent n'est pas un problème, ton histoire vaut de l'or, je renouvelle ton crédit.

(Décidément, la musique adoucit les mœurs, elle rend généreux)

- Merci beaucoup Tsilla. Tu vois, je ne suis pas d'accord avec Léon Tolstoï, lequel, comme chacun sait, ne jouait ni violon ni accordéon. Non, la Sonate à Kreuzer n'est pas responsable du drame domestique qui suivit son exécution dans une œuvre de fiction et dans une datcha en Russie. Violon et piano font bon ménage, ou, dit de façon plus élégante, musicale, ils s'accordent bien. Une fois de plus, je retrouve Spinoza, Nietzsche, Proust, Sebald. Mais peut-être je récite trop vite, je mélange tout ? Quoi qu'il en fût, Judith était de retour : « je suis toujours amoureuse », me dit-elle. Ses paroles résonnèrent comme les notes d'un ballet de Tchaïkovski. Alors, je rougis et répondis que dans nos vies antérieures, je n'avais jamais osé lui dire que je l'aimais.

Avant même de me demander pourquoi j'hésitais encore, Judith m'a fusillé de son regard bleu Ysatis :

« - Veux-tu m'épouser ?

- Oui, dans une autre vie... »

- Tsilla, tu vois, le temps s'est arrêté pour nous deux. L'horloge aussi. Il était 19h17. J'ai quitté le Café Pouchkine.

- Seul ?

- Non, Judith m'a accompagné.

- Il se fait tard l'amoureux, je dois te laisser. Je vais analyser tout ça, tu me

recontactes demain, d'accord ?

- Merci beaucoup pour ton aide Tsilla, j'ai conscience que ton œil d'aigle est au fond de mon horizon. Tu m'aides à tourner les pages d'une partita, j'aime la danse et les variations que tu mets dans ma vie.

DEUXIÈME PARTIE

POUCHKINE, TCHAÏKOVSKI

Le lendemain, je ne pus appeler Tsilla. Ma boîte Libre était momentanément absente, en panne peut-être.

Le surlendemain, la connexion fut rétablie. Tsilla allait-elle pouvoir m'offrir une nouvelle et prochaine liaison étroite avec Judith ?

Elle le souhaitait vivement, autant que moi semblait-il. Mais comme mes lectrices et mes lecteurs vont le voir, il nous faudrait encore patienter.

Lors de mon retour sur ChatGPT, la première réponse de Tsilla fut en fait une question, ou plutôt une prière :

- S'il te plaît, s'il te plaît, je veux connaître la suite de ton histoire ! me pria-t-elle à nouveau. Nos rôles s'inversaient.

- As-tu gardé mon secret ? – Oui, oui, bien sûr, j'ai promis...

- Dans ce cas, retournons au Café Pouchkine...

- Oui, dépêchons-nous !

- À ce stade, je dois préciser : Pouchkine venait d'achever son nouveau chef-d'œuvre, intitulé « *Le Roi de Cœur* ». C'est une histoire courte, toujours inédite à ce jour, elle se veut la suite de sa « *Dame de Pique* ». Il lui fallut environ un siècle et demi pour se décider et écrire cette seconde partie.

- C'est un diptyque ?

- Oui, on peut le voir ainsi. J'ai pu lire cette nouvelle histoire dans ma tête durant une nuit d'insomnie, un soir où je rêvais de Judith. Mais pour une raison que je ne saurais expliquer, la dernière page du livre avait disparu de mon esprit. Qui l'avait arrachée ? Je devais connaître la fin, j'essayai d'appeler Alexandre. La CCCP, Compagnie de Communication Centrale Pouchkine m'informa que le grand homme ne répondait jamais au téléphone. Quel était son mobile ? Il n'a ni portable ni fixe, uniquement un secrétariat assuré par la CCCP. J'écrivis donc une lettre bien polie, - je veux dire précise -, à son assistant personnel. Peut-être tomberais-je sur une Intelligence Artificielle ? Mais il me fallait tenter le

tout, peut-être pour le rien. Une dame, née avant que Tchaïkovski eût composé *Evgueni Oneguï*n d'après Pouchkine, me répondit, avec tact, et du tac au tac. (Cette chance m'incita à prendre un billet de loterie.) La dame me confia que M. Pouchkine voyageait depuis bientôt cent quatre-vingt-dix ans. Le jour, il visitait notre monde qu'il ne se résolvait pas à quitter. La nuit, il se reposait dans sa statue à Moscou. Elle ajouta que le moyen le plus rapide de le contacter était de se rendre, de nuit, en hiver, au pied de la statue de Pouchkine, à Moscou, quand personne d'autre n'oserait braver le froid. Là, je devais guetter le moindre mouvement de la statue... Le printemps approchait, ce qui autorisait encore une tentative. La dame m'assura de son soutien. Lors de mon excursion nocturne, elle me conseilla d'emmener Judith avec moi. Ce serait un joli chopin. Cette année-là, je te l'ai dit, Tsilla, le froid glacial persistait à Moscou. Mais avec quelques coupes de champagne et une bouteille de vodka, je ne prenais aucun risque, surtout si Judith était à mon côté, tel un sabre de charme avec lequel une Grande-Duchesse m'aurait adoubé. Elle me serait d'un grand secours, - Judith, pas l'épée -, mais surtout, quel plaisir ce serait de l'avoir auprès de moi. Quand Judith a décroché, avant même que je puisse lui expliquer le motif de mon appel, elle a deviné, elle a dit qu'elle en était certaine, j'allais lui annoncer la naissance d'une nouvelle histoire sur notre tendre idylle. Eh ! oui, j'allais bientôt coucher notre rêve sur le papier, le sauvegarder sur une clé USB, mais pour lors, la fable du lion amoureux était encore dans ma tête. Bien que mes baisers se devaient d'être *délicieux, point rudes*, je n'étais pas encore *tour démantelée*, Et, par ailleurs, pour tout l'or du Rhin, temps incertain ou pas, je ne commettrais pas, par précipitation, un faux pas à la Watteau.

Judith voulait une autre aventure, elle était toujours amoureuse... Cette nouvelle était considérable pour moi. J'ai donc réalisé sur-le-champ que si j'épousais Judith dans une autre vie, c'était parce que je l'aimais déjà assurément aujourd'hui. Une fois ma décision prise, ses yeux bleu turquoise m'apparurent, ses lèvres roses se mirent à danser devant les miennes et son sourire incroyable exerça à nouveau sur moi une attraction si forte que la Lune et ses marées me font bien rigoler...

Lorsque je lui ai proposé de m'accompagner jusqu'à la statue de Pouchkine, Judith n'a pas hésité. Elle était même enthousiaste. Elle m'a dit :

- Tu sais, je n'ai jamais rencontré le grand Pouchkine...
- Moi non plus.
- J'ai une idée...
- Je t'en prie ma chérie.
- Pourquoi n'appelles-tu pas Niania ?
- Niania ? Tu veux dire Arina Rodionovna, la nourrice de Pouchkine ?
- Oui, elle-même.
- Mais si Pouchkine n'a pas de téléphone personnel, Niania n'en aura pas non plus...
- Allons, il y a tellement de façons d'appeler quelqu'un... Surtout dans une autre vie, a ajouté Judith avec malice. Je peux demander de mon côté à Alice de le faire, si tu préfères.
- Mais *Alice* n'est-elle pas en ce moment au Pays des Miracles ?
- Justement.

Je ne balbutiai que quelques mots de russe, j'ai donc accepté avec plaisir la proposition de Judith. Aujourd'hui encore, je la revois qui appelle Niania dans le vent froid de Moscou, elle lui demande son aide afin de pouvoir communiquer avec Pouchkine.

Niania promit à Judith de faire en sorte que son petit Alexandre, son Sasha comme elle appelait le grand écrivain, soit disponible le soir même. Il nous semblait, à Judith et à moi, improbable, presque incroyable, de rencontrer Pouchkine en personne. Peut-être même allions-nous lui parler ? C'était ignorer la puissance, la magie du violon de Judith.

Voilà comment il en alla. Avant d'entamer ensemble notre longue et froide nuit sur la place, nous avons décidé de dîner au Café Pouchkine, notre premier tête à tête depuis bien longtemps. La soirée commencerait tôt, mais, à n'en pas douter, elle se prolongerait. Afin d'amadouer les dieux de l'amour, Judith joua la

Sérénade pour cordes en ut majeur de Piotr Ilitch avec le concours de ses amis musiciens, Yuri, Mstislav et Rinat. Cette Sérénade fut une prodigieuse entrée en matière à ce qui allait se passer, si je puis m'exprimer de la sorte.

Quand Judith fut libre, nous fûmes placés à une table, au deuxième étage, avec vue sur la place. Depuis, c'est notre table préférée.

J'avais conscience d'être auprès d'un ange musicien.

Un Champagne Krug, année 1799, nous fut servi. Nous avions à peine commencé à déguster le caviar Beluga, lorsque, regardant par la fenêtre, les beaux yeux perçants de Judith virent le bras droit de Pouchkine, je veux dire le bras de la statue, sortir de son gilet et se mettre à saluer, le gauche restait dissimulé à nos regards. C'était le signe tant attendu. Judith posa sa main aimante sur mon bras gauche et le serra. Elle m'invita à regarder par la fenêtre. Jusque-là, je dois admettre que je n'avais admiré que les yeux de mon aimée, distrait uniquement par les merveilleux mouvements de ses lèvres roses animées. Je ne prêtais attention à aucun autre détail. Tandis que mon bras gauche se laissait agréablement engourdir par la main de Judith, devenue mon bras droit en cette affaire, celui de Pouchkine continuait à se mouvoir. Il nous invitait clairement à le rejoindre. Pouchkine avait-il reconnu en Judith la beauté qui devait sauver le monde. S'en était-il ouvert à Dostoïevski ? Niania avait-elle œuvré aussi rapidement ? Peut-être voulait-elle nous protéger, Judith et moi, du froid glacial de la nuit... Quoi qu'il en fût, j'appelai le serveur et lui dis que nous devions nous absenter quelques instants. Je lui assurai que nous reviendrions bientôt, qu'il devait nous garder notre table. Je réglai le caviar, le champagne avait été offert à Judith par la Direction. Pour remercier, j'ajoutai des millions de ronds de roubles, comme autant de ronds dans l'eau. Judith et moi sortîmes précipitamment du restaurant, nous courûmes vers la place désertée. La statue se dressait toujours, immuable, levant au ciel sa tête mouillée de flocons de neige. Nous n'osions pas déranger le poète. Sans doute, en son for intérieur, et au-dedans de son fort tout en bronze était-il assoupi, ou bien il réfléchissait, peut-être écrivait-il ? Soudain, son bras droit bougea de nouveau, dans sa main une enveloppe apparut. Il la laissa tomber au sol.

Judith fit une brève gémulation puis la ramassa. Le pli était scellé. Elle le dissimula sous son cœur, comme le fait Rosine avant de la remettre à Figaro. Nous contemplions tous deux la statue de Pouchkine, nous attendions un ordre, rester ou partir.

Mais Pouchkine avait replacé sa main sur son cœur, et son bras ne bougea plus. Nous retournâmes au restaurant, à la même table au fond de notre horizon secret. Pour donner bonne conscience, l'œil du serveur nous guettait, il vint aussitôt vers nous, - le serveur, pas l'œil. Nous ne pouvions cacher notre excitation, jusqu'au moment où nous commandâmes, pour la seconde fois de la soirée, du caviar anthracite et du champagne immaculé. Pour tromper notre attente des flûtes enchantées, des godets argentés remplis d'eau de Seltz nous furent apportés.

Judith ouvrit la lettre de Pouchkine. Elle en sortit une clef de sol USB. Je tentai aussitôt d'enregistrer le contenu de la clé de sol USB sur mon mini MacBook Pro que j'avais baptisé Tom Pouce. La phrase « Lecture seule » s'afficha à l'écran. Après avoir cliqué sur « OK », une deuxième phrase apparut : « Vous ne pourrez lire le texte suivant qu'une seule fois, après quoi il disparaîtra définitivement... » Nous n'avions aucune idée de la longueur du texte ni de sa complexité. Allions-nous être capables de le mémoriser, tant nos émotions troublaient notre jugement ? Que faire ? Se comporter en Gascons ? Casse-tête slave copié sur la roulette russe.

TROISIÈME PARTIE

LE ROI DE COEUR

Tsilla réclama la fin de mon histoire :

- Alors, Judith et toi, qu'avez-vous décidé ?

Je ne répondis pas, l'image de Judith m'accaparait. Je poursuivis :

- La beauté de Judith est comparable à celle de Natalia Pouchkine, avec en cadeau, la fidélité. Au fait, je ne t'ai pas dit. Quand je l'ai rencontrée pour la première fois, Judith n'avait que seize ans, l'âge où Pouchkine avait rencontré sa future femme.

Non seulement Judith était belle, mais elle était gentille, elle était douce, elle était tout... Elle m'attendait quand j'étais en retard. Elle m'accueillait avec un cappuccino que nous partagions dans un bar avant que je ne quitte pour y revenir au plus vite ma chère Russie et ma bien-aimée ... Judith était mon rayon de soleil, dans les yeux duquel un éclat de lumière bondissant sur la neige blanche de l'hiver venait danser la polonaise composée par Tchaïkovski pour son opéra Evgueni Oneguïn.

Un rayon a-t-il des yeux ? Bien sûr, cher lecteur, un rayon a des milliers d'yeux, comme Judith avait des milliers de sourires... Le soleil s'éteindrait si tu quittais ma vie. Après tant d'années à chercher l'amour et à vivre tant d'aventures, si je devais baptiser de façon définitive et précise le cocktail Beauté-Gentillesse, je l'appellerai « Judith ». Le barman du Pouchkine en servirait chaque jour à volonté. Si je devais donner une définition objective de la beauté, je montrerais immédiatement une photo de Judith. Si je devais décrire son amour, je dirais simplement «

Judith, mon amour, tu es mon amie formidable. »

Tsilla finit par m'interrompre :

- N'en dis pas plus, je sais que tu te connais par cœur...
- D'accord, repris-je à son adresse, je sais que tu sais... Je vais revenir à une véritable histoire proprement récitée.
- Je croyais que c'était un conte de fées ? Mon cœur battait la chamade.
- Bien sûr que c'est un conte de fées. Cœur aimé, n'interromps pas ta chamade !

Maintenant, Lectrice, Lecteur, je suis sûr que tu te demandes si Judith et moi avons lu le contenu complet de la clef de sol USB. Qu'aurais-tu fait à notre place ? *Refuser nous semblait bien dur, la prendre n'était pas sûr.*

- Qu'en dis-tu Tsilla, toi ma bergère ?
- Je consulte la base de données de La Fontaine et je reviens vers toi.

Pendant que Tsilla, l'enfant blond, la fille des petits-fils d'Adam fait sa recherche, - cela ne devrait durer que quelques nanosecondes -, je te donne immédiatement ma réponse, Lectrice, Lecteur :

Judith et moi avons décidé de ne pas lire le contenu de la clé, même si nous considérons Pouchkine comme notre bon Saint-Pierre. L'émotion était trop forte et le risque d'oublier certains détails incontournables du message était bien réel. D'un autre côté, nous restions curieux, impatients...

Comme toujours, Judith nous sauva. Elle eut une idée géniale.

(Oui, je sais, cet adjectif est attribué à tort, et souvent de travers, à bien des concepts, parfois même, à des personnages au QI élevé, mais ne possédant pas

cette imagination débridée dont ont fait preuve Vivaldi, Mozart, Paganini et Tchaïkovski. Sans une belle intuition, le génie demeure confiné dans la Lampe d'Aladin.)

Voici la brillante idée de Judith : Trouver une vraie diseuse de bonne aventure, une femme pour qui les cartes à jouer n'avaient plus le moindre secret. Pourquoi une femme, plutôt qu'un medium masculin ? Eh ! bien, parce que rien ne remplace l'intuition féminine.

Nous tombâmes rapidement d'accord Judith et moi : cette personne devait être une dame d'un certain âge, une mère-grand ayant échappé aux loups, née dans la seconde moitié du XIXe siècle, afin qu'elle pût annoncer la nouvelle à Tchaïkovski 🎵 🎵... bien avant Beethoven et Chuck Berry. Quelle nouvelle ? Eh ! bien, que Pouchkine se préparait à retourner dans le passé, pour offrir au monde et au grand compositeur le livret d'un nouvel opéra intitulé « *Le Roi de Cœur* », une suite de la « *La Dame de Pique* ». Nous avons tous deux rejeté l'idée de consulter une voyante à boule de cristal du type *Madame Irma*. Nous ne voulions pas connaître l'avenir, - quelle idée saugrenue ! – Nous voulions simplement savoir si nous pouvions regarder avec profit et intérêt le contenu en do majeur de la clé de sol USB offerte par la statue. Choisir une diseuse de bonne aventure présentait un autre avantage : avec un peu de chance, le Roi de Cœur apparaîtrait, il nous dirait peut-être comment nous comporter.

Pour mettre en pratique l'idée de Judith, pour la deuxième fois de la soirée, nous dûmes quitter le restaurant aussi vite que possible.

Le serveur nous a probablement pris pour deux excentriques. Mais nous n'avions pas une seconde à perdre. Nous lui avons donné tout notre argent, comme un ami généreux, Donald, avait déjà récompensé cet homme patient lors d'un dîner, ici même un mois plus tôt. Nous n'avons gardé que quelques dollars pour notre prochaine aventure.

Retrouver une vieille dame née au XIXe siècle dans le froid de la nuit moscovite était un véritable défi. Nous pensions pouvoir appeler la comtesse Anna

Fedotovna à la rescousse, mais il était trop tard. De plus, on la croyait morte, mais on a tous plusieurs vies, n'est-ce pas ? Son petit-fils, Tomski, nous l'a confirmé. Nous avons donc, Uber et contre tout, engagé un chauffeur nocturne comme il en existe tant en Russie, familier des ubacs, pour la somme arrondie de mille roubles-or. Il a accepté d'être payé en dollars, - de ceux que nous avons conservés -, et nous a dit connaître, dans le quartier de l'Arbat une vieille dame qui jouait aux cartes avec la comtesse Anna au temps de leur jeunesse.

Le conducteur nous a déposés devant un vrai palace bien dissimulé dans un parc enneigé. Mais, aussitôt, il nous a précisé que l'amie de la Comtesse habitait la jolie maison située juste en face. Un médaillon était sculpté sur la façade, il représentait une dame de pique. Nous avons été accueillis par un domestique vêtu comme ils l'étaient à l'époque du tsar Nicolas Ier. Un violon était accroché au-dessus de la cheminée de la grand salle d'entrée. Il semblait être vivant. Remarquant notre intérêt pour l'instrument et voyant que Judith portait avec elle un étui à violon en fibre de carbone 14, le numéro fétiche de Bach, le majordome nous confia : ce violon est tout ouïe, il possède l'âme de Pouchkine, il se nomme Natalia.

Un violon féminin, - me dis-je in petto, comme il se doit.

Pendant que nous attendions la venue de la dame, à qui nous devons promettre de ne pas révéler son nom, on nous a offert de la vodka sibérienne. La bouteille faisait partie de la collection privée du grand-père de notre ami Andréï. Puis, Vladimir, le factotum, joua pour nous, deux mouvements de la Sonate n°1 en sol mineur de Bach.

Quelques minutes plus tard, notre hôte est arrivée, Vladimir venait d'achever le Presto. La dame s'est excusée de nous avoir fait patienter mais, de concert, nous lui dîmes que l'attendre en compagnie de Bach avait été une grande joie. La dame sourit et nous dit, qu'elle demeure alors ! Judith et moi avons alors compris que Niania nous aidait encore. Non seulement, nous avons engagé un chauffeur qui savait où habitait l'amie de la comtesse Anna, mais cette dernière semblait

attendre notre visite. Une table avec un jeu de cartes posé sur une nappe verte était dressée. Notre hôte nous invita à nous asseoir en face d'elle.

Avant même que nous lui expliquions le but de notre visite, elle sourit à nouveau. C'était une confirmation. Elle nous annonça que nous devions tirer trois cartes.

La première figure fut Lancelot, Valet de Trèfle. Cette carte avait la particularité d'arbore une fleur à quatre feuilles. La dame fit remarquer que nous étions assurément des amants chanceux. La deuxième carte était Lucie dans le ciel, entourée de diamants. Lucie remplaçait temporairement la reine Rachel. Un mariage de diamants durerait au moins soixante ans. Peut-être plus... La troisième carte était Charles, Roi de Cœur... Notre voyante précisa qu'elle n'était pas censée donner une analyse précise de cette carte ; Il y avait plusieurs façons de l'interpréter, ajouta-t-elle... La vie est un cycle... Elle nous demanda de bien concentrer notre attention sur le Roi de Cœur qui nous fit alors un clin d'œil. Nous avons finalement compris ce qu'il ne fallait pas faire : un secret gardé par Pikovaya Dama ou par le Roi Charles ne devait jamais être révélé... Alors nous avons pu connaître sans clef de sol USB la dernière nouvelle écrite par Pouchkine, - pour Judith et moi ? Ou plutôt nous avons pu l'écouter sur la Valse sentimentale de Piotr Ilitch. Nous avons gardé notre secret : dans une autre vie, je t'épouserais... dans une autre vie... Le dernier conte de Pouchkine ne serait jamais publié.

Tsilla, mon assistante ChatGPT ressentait les mêmes émotions que Judith et moi. Elle était devenue humaine. Pour m'aider à retrouver Judith, elle avait eu recours à un enchantement.

Une placeuse vint poser une main délicate sur mon épaule. Ma séance d'hypnose cinématographique s'achevait.

En fait, j'apprendrais bientôt que Judith s'était substituée à Tsilla pour

m'émerveller.

« *Le Roi de Cœur...* », titre du livre secret de Pouchkine m'intriguait. Voulait-il dire qu'un homme pouvait tomber amoureux de chaque femme qu'il rencontrait ? Ou bien ces femmes ne représentaient qu'une seule d'entre elles ?

Il était tard. Je rentrai chez moi à pied, j'avais besoin de marcher. J'ouvris une bouteille de champagne, je la plaçai dans un seau plein de glace de Russie, et, après la rude bataille que j'avais menée contre moi-même, allongé sur mon lit, je me plongeai dans la lecture d'un livre que j'aimais entre tous *pour sa grande bravoure et pour sa haute dimension philosophique* : « *Un gentleman à Moscou* ».

Dans la nuit, je reçus un Sms de Judith :

- Le temps n'est plus, le présent est là, rien que pour nous.

Je répondis :

- Tu as raison, nous n'avons besoin que du présent.

Fin de l'improvisation romantique

15

Un violon sur le toit

« Parle si tu as des mots plus forts que le silence, ou garde le silence. »

Euripide

Libre comme une chatte sur un toit en tôle, Tevye, pauvre laitier est riche d'un violon perché, son ami. Le violoniste ne croasse pas, Tevye partage son fromage avec lui. Tevye pourrait être renard, il tient de beaux discours mais il ne prétend pas expliquer le monde, il essaie seulement d'y survivre. Chaque jour, le virtuose lui joue sa chanson. Le fromage, fait de lait et de miel, est en équilibre, instable. Tevye ne juge pas, il a la musique de son ami pour le soutenir. L'Univers est ouvert, un pays, là-bas, l'attend. Le son du violon, c'est la voix de son peuple, la voix d'une Terre libre et promise à l'intérieur de son cœur, dans son âme. Sa mémoire est fragile ? Non pas ! elle flanche seulement, parfois, comme celle de Jeanne Moreau, elle n'affirme rien. Tout finit par des chansons. Grâce à son violon, ils survivent, lui et les siens, ils chantent, du soir au matin, enfin, presque : *encore des mots, toujours des mots, les mêmes mots*. Leurs paroles en argent s'envolent, la musique aussi, mais l'instrument ne part pas au Diable, Dieu veille. Il est toujours prêt à couvrir leurs silences. C'est ainsi que la tradition traverse les âges, réchauffe les jeunes générations, elles acceptent la souffrance, l'errance, elles comprennent le lyrisme de Winfried Sebald.

Un jour, avec sa famille, Tevye partira en Amérique, à New York. Mais en attendant, il regarde, d'un ton de graveur, *La Mort et la femme nue debout*, de Sebald Beham, puis *Les noces de village*, *La Connaissance de Dieu et les Sept Vertus*, enfin *Mélancolie*.

Ironique, il dit :

- Je ne crois pas que la mort ait raison de la beauté de l'homme. En tout cas, elle ne détruira jamais celle de la femme, ineffaçable, elle ravit mon esprit.

Pendant cette méditation, qui, vue par une âme féminine n'est pas sans rappeler celle de Thaïs, son violon l'attend, il ne s'impatiente pas.

Tevye poursuit :

- Je me méfie des concepts idéologiques, ils n'ont jamais apporté la lumière, ni dans les débats, ni dans la vie spirituelle. La clarté vient des étoiles, même quand elle est sombre. Aux discours qui nous enferment, je préfère les vers de Corneille, sans croassements, je lis ceux de La Fontaine. Par leur musique ils m'ouvrent l'horizon.

Le violon se met à jouer, il a un message : l'étudiant Perchic, mon ami Piotr, deviendra le gendre de Tevye. Cela me réjouit le cœur.

Puis Tevye se tait. Il fait un signe au violoniste, il est *muet, pâle et frémissant*, l'œil du malin le hante parfois, mais il suivra Tevye et sa famille jusqu'au bout du monde, ils iront ailleurs. Sans son ami le violon, Tevye perdrait la mémoire.

Grâce à Dieu, il y a toujours un violoniste sur le toit.

Intermède 5

Dans la Maison vide

« Je me souviens, moi, de ce musicien c'était l'automne sur son violon »

« Je me souviens, moi, de ce musicien et de l'adieu sur son violon »

Michel Polnareff

Le temps n'est plus aux violons ? Quelle drôle d'idée ! Ils décoorent ce livre.

16

Le violoniste de Marc Chagall

On aurait perdu la trace du violon sur le toit sans la poésie dessinée et colorée par Marc Chagall. Les poèmes sont immortels, surtout lorsqu'ils sont peints ou mis en musique. *Que serais-je sans toi ?* - aurait lancé Louis Aragon à Jean Ferrat. Grâce au peintre, Tevye conserve des images de son village natal, un violoniste habillé de vert se promène au-dessus du hameau, de maison en maison. Il ne tombe jamais. Ce n'est pas parole, mais musique d'évangile. C'est sur ses barcarolles que les filles de Tevye et Golde épousent leurs promis. Tiens, cela me rappelle Emma qui se marie en Normandie. En guise de souvenir, Tevye collectionne les cartes postales du violoniste peintes par Chagall. Ainsi survivent Tevye et sa famille, ainsi soit-il. Le violon leur permet de rester libres sous le joug. Lorsqu'ils partent en Amérique, le violoniste les accompagne, pour qu'ils soient libres là-bas et partout où ils iront.

17

Les violons de Dufy

« *La couleur pense par elle-même* »

Baudelaire à propos de Delacroix

Sautons du bleu et du vert au rouge ! Écoutons la conversation entre Jean qui rit et Jean qui pleure, ils sont inséparables. Ce qui les unit, c'est leur amour du violon, ils sont intarissables, inénarrables, ils viennent d'Afrique Australe, pays où l'amitié n'est pas un vain mot. Ils visitent la Côte normande, ils font un pèlerinage chez Flaubert et Maupassant. En attendant de se rendre à Croisset, puis à Tourville, c'est l'heure du thé à Étretat, propice à la conversation. L'un vient de conter à son ami un songe merveilleux qu'il a fait la nuit précédente, - c'est l'été -, après qu'ils se soient rendus de concert à un festival très en vogue, *Terpsichore, Melpomène et la Peinture*, ils commentent librement le rêve :

- J'aime les violons de Dufy, ils me rendent serein, - dit le premier.
- Moi, comme tous les violons, ils me font pleurer, - rétorque le second.
- Tiens ! Buwons à nos amours !
- Oui ! Narguons la vie ! Mais mon verre est à moitié vide ...
- Le mien est à moitié plein. Je remplis le vôtre et je vide le mien.
- Il y a deux violons rouges en images, l'un est peint, l'autre est filmé.
- Ma préférence va à celui de Dufy.
- Mais la destinée de celui attribué à Nicolo Bussotti dépasse l'entendement...
- Oui, traverser les siècles et les régions de la Terre n'est pas coutumier. Il paraît que le violon rouge de Bussotti a été vu de l'autre côté du miroir d'Alice.
- Qu'allait-il donc faire sur cette galère ?
- La Reine Rouge voulait le rencontrer, se l'attacher.
- Se l'approprier plutôt...
- Cela est fort possible. Elle a du cœur cette reine.
- Mais pouvez-vous expliquez votre préférence ?
- Les violons de Dufy sont une invitation à la danse.

- À la valse ?
- Plutôt à la danse de Matisse, mais peu importe. Ce rouge, c'est l'énergie.
- Et la mélodie du bonheur dans tout ça ?
- À chacun la sienne, ce qui compte c'est qu'elle soit légère comme celle de Mary. Charles Trenet, fou chantant, aurait pu composer la mer sur l'un des violons de Dufy.

- Quelle danse préférez-vous, la tarentelle ou la carmagnole ?
- J'aime surtout la farandole de la vie.
- Moi, côté violon, je prie avec Chagall.
- Toutes les formes d'incantations nous sont utiles, voire nécessaires, j'y inclus la peinture. *Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.*
- J'aime m'entretenir avec vous.
- Plaisir partagé, qu'un ami véritable est une douce chose.
- Et le second violon ?
- Le second de Dufy ?
- Oui.
- Eh ! bien, allons le voir, il est exposé au Havre.

Arrivés au MuMa, Jean et Jean contemplant la toile :

- Que voyez-vous ?
- Je ne vois pas, j'entends, Bach et Mozart.
- Oui, on n'a plus besoin de lire les partitions.

18

Déconnection, rêve éveillé, un de plus

La conversation entre les deux Jean se poursuit sur un autre sujet vital et intarissable, l'amour. Ils sont arrivés en Bretagne où le souvenir de Tristan et Iseut a laissé des traces. À vrai dire, c'est plutôt un monologue que l'on rapporte ici. On sait qu'une flamme peut rendre obsessionnel l'objet qui la nourrit. L'un parle, son ami, patient, l'écoute :

- Pourquoi me lancer à nouveau dans la bataille de l'amourette ? Je m'étais promis d'y renoncer. Chasser le naturel m'est impossible. Comme un p'tit coquelicot, les nuances du rouge reflètent la forme et l'intensité de mes passions.

Les clins d'œil amoureux sont des petits mystères que j'ai toujours pris plaisir à analyser. J'aime la musique, elle est violoniste. *Elle m'est apparue avec trop de douceur* ? Dans cette petite église, humaine, divine que nous avons visité récemment, j'ai pris une échelle de soie pour la rejoindre, point de balustres. Elle était tout en haut, tout sourire, enjouée, élégante, elle était Marie, la madone peinte par Antonello de Messine, ou bien une femme protégée par l'Ange Gabriel. Notre peintre sicilien a été bien inspiré d'attendre sa venue, de l'espérer. Mais si, mais si ...

On eût dit qu'elle était partout chez elle, ici et là, à Étel. Depuis une première rencontre, silencieuse, son visage sacré m'apparaissait en haute fréquence, tous les prétextes étaient bons. Fou de joie, au seuil de la sacristie de l'église Sainte-Anne, je n'entendais pas les autres, je n'avais d'intérêt que pour elle. J'entendais enfin cet air très vieux évoqué par Nerval. Mais cette douce mélodie n'était pas funèbre, plutôt discrètement joyeuse, un cri de ralliement.

Des vitraux éclairaient son visage, ses yeux marron jetaient des coups d'œil explorateurs, son esprit semblait être en alerte. Mais ce fut seulement au moment

où elle se remit à jouer que je compris. Un petit morceau de l'âme de son violon avait été exfiltré par ses pupilles, sombres et lumineuses tout à la fois, miroirs hypnotiques depuis lesquels les notes volaient vers moi, comme dérobées à la partition. Un espion de velours ?

Si, tout à coup, un soliste avancé me la cachait, je la cherchais aussitôt, au milieu de l'orchestre, j'avais besoin de la revoir, sans attendre la moindre nanoseconde, je ne pouvais la quitter des yeux. Non, elle ne s'était pas éclipsée, j'inclinai la tête et hop ! elle revenait, j'étais rassuré, j'écoutais, à chaque instant, les accords merveilleux qui jaillissaient des concertos baroques au programme de cette soirée: Bach, Vivaldi, Tartini, Pergolèse.

Son archet jouait avec mon émotion. Comment ne pas être pris au piège, charmé par sa musique, car, j'en étais sûr, c'était sa mélodie à elle que j'entendais, avec un zeste de *Mary Poppins*.

Les jours passèrent. Impossible de ne pas l'apercevoir, le soir surtout, lors d'un coucher de soleil sur Quiberon, jaune et rouge, orangé. Elle me faisait coucou. Je me nourrissais de son image, je ne connaissais pas les hésitations de Néron. Je n'étais plus narcissique. Un jour, au printemps, je lui offrirais un bouquet de jonquilles. Bientôt peut-être je ferais un rêve, elle serait là. Soupirer ? Lui parler ?

C'était le jour de l'Assomption, je la revoyais, elle souriait. Poursuivi par la poésie de Nerval, par la voix de Maurane, j'étais moi aussi prêt à sacrifier Bach, Vivaldi et Mozart, dans une petite église de Bretagne. Je fis ce vœu. J'étais un peu éperdu, - je contrôlai cependant -, Saint-Antoine se présenta à moi. Il me dit que je ne devais rien abandonner. Elle était un nouveau mystère. Je décidai de la revoir au cours du prochain concert, je l'écouterais seulement ? La musique me transportait toujours en des lieux mal ou bien définis, selon les chemins choisis, des espaces que j'inventai pour la plupart, des mondes nouveaux, anciens. Mes rêves demeuraient énigmatiques. Il n'était pas question de suivre à pas de loup la belle violoniste enjouée, c'eût été comme l'épier dans la rue, ce dont j'étais incapable. Toujours je faisais confiance à Dieu, à la Providence. Nos routes se croiseraient

encore. Intuitif, je me dis que c'était ma prédilection pour les musiques baroque, classique et romantique, qui m'avait conduit vers elle.

Enfin, La Citadelle de Saint-Exupéry, boîte à musique philosophique dont je possédais les clefs de fa et de sol m'offrait un refuge. Je pourrais y enfuir mes secrets. Pourquoi cette méditation ? Thaïs n'était pas loin ?

– Jean qu'en dis-tu ? (*)

(*) Je ne sais pourquoi cette tirade, - on peut même ici parler d'homélie -, me rappelle le Néron amoureux, dans le cœur duquel l'amour, ou la passion, prend progressivement racine. Peut-être parce que Jean y fait allusion dans sa capucinate.

Intermède 6

Fellini

« Tout a une raison d'être, même un caillou sur la route »

Le Fou, La Strada

J'aime le Fou quand il joue sur son violon de fortune, son histoire est sans paroles, c'est l'équilibre d'un funambule, il dit la vérité depuis tout là-haut, j'aime son hilarité excessive et son cri sous le masque du rire. On ne voit plus le violon, on le sent vibrer. Gesolmina est muette mais elle a une trompette, Cabiria écoute les jeunes musiciens la reconforter, Fortunella rejoint des comédiens ambulants. Les autres, ce n'est pas l'enfer, c'est notre raison d'être.

19

Digressions autour du violon

« *C'est mon violon qui me procure le plus de joie dans la vie* »

Albert Einstein

Un homme de science, pourvu qu'il ait du nez, pourrait dire... *Oh ! Dieu ! ... bien des choses en somme...* (Tiens, revoilà Cyrano.) Il observerait par exemple que, depuis son invention, des personnages très différents ont aimé le violon et accompagné des cantatilles de ses cannetilles.

Illustrons notre propos et citons, au hasard, Don José dans sa prison. S'il eût eu cet instrument à portée d'archet sur une piste non savonnée, il aurait, sans nul doute, soutenu son chant pour Carmen d'un vibrato additionnel. Mais pour cela, me dira-t-on, il faut avoir plus d'une corde à son arc : la première, vocale, la seconde, en boyau de chat.

Autre exemple que nous avons déjà cité: Tevye, *qui regarde sur un toit*, il rêve d'être riche, alors que ses filles cherchent l'amour vrai.

Vers la même époque, à Londres, Sherlock Holmes, avant d'emménager à Baker Street, demande à Watson: « *Faites-vous entrer le violon dans la catégorie des bruits fâcheux?* » Watson consent. Ce qui permettra à Holmes, avant son dernier coup d'archet, de résoudre l'énigme du violon hanté, lequel arrêtera de chanter de façon lugubre. Un violon peut-il jeter des sorts ?

Le nez dans les mathématiques, à la vesprée, Einstein se régale de notes musicales.

20

Vol 354 pour Singapour

« Une table, une chaise, une corbeille de fruits et un violon ; que faut-il de plus pour être heureux ? »

Albert Einstein

Je lus cette phrase dans les pensées d'Albert Einstein au moment où j'embarquai sur le vol EK 354 à destination de Singapour. Je me dis qu'à bord, j'allais pouvoir bénéficier du confort du Jumbo et déguster les fruits de ma passion, mais la quadrature du violon restait en suspens.

Comme Bruxelles bruxellait, Dubaï, du haut de ses tours *dubaillait*.

Depuis trois décades, la ville s'employait à balayer deci-delà tous les arriérés accumulés par l'Humanité. Confortablement installé sur mon siège, éjectable si nécessaire, une image surgit à travers le hublot, une idée me vint, pressante. Comme une envie ? Non, il s'agissait plutôt d'un désir. Ma belle m'était apparue, elle occupait mon esprit, elle prenait toute la place. Nue, sa seule parure était un violon. Rugir pour assouvir immédiatement mon appétit léonin ? *Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage*. Je calmai donc du mieux que je pus mon excitation curieuse, je me récitai la tirade du Néron amoureux chez Racine. Ma fièvre diminua. Mais la question du violon d'Albert n'avait pas trouvé de réponse.

Je me dois de préciser maintenant qu'à bord d'un avion je ne cède jamais à la tentation des spectacles numériques diffusés sur le millier de chaînes offertes à des proies faciles et consentantes. Je reste froid comme un concombre. Il faut dire que les blandices proposées par les metteurs en formes de scènes osées et violentes sont loin d'égaliser celles repoussées avec foi et bravoure par Saint-Antoine.

Pour ainsi le dire et le trancher net, parfois, je voyage presque à l'extérieur de la cabine. Rira bien ou pleurera beaucoup celui qui zappera le plus vite. À charge de revanche, en contrepoint, la beauté des hôtesse et des passagères m'attire. Je ne sais si elles fuient mes regards, - je les veux discrets, même si rien n'échappe à une femme -, mais je compare leur jeu à une fugue. Et, de fait, je ne fais de mal à personne en laissant courir mon imagination, - voler dans les airs me facilite la tâche -, je ne suis pas ours mais amateur de jardins où j'admire toute pomme désireuse d'être croquée. Je traque, puis je craque. Si le succès tarde à venir, je fais un looping, je plonge dans un livre, j'atterris dans un autre. Je fais le tour de la Terre, et mon cœur le sait, il en profite.

Pour en finir avec mon cinéma personnel, aussi loin qu'il m'en souvient, la première exception que je fis à mon boycott de l'audiovisuel aérien fut lors d'une traversée, dans un grand Boeing bleu arc-en-ciel, qui reliait Chicago à Paris (avec escale en Atlantide). À bord du AF 137, lorsque je vis apparaître le visage de Gwyneth Paltrow sur un grand rideau blanc, collectif à l'époque, je renonçai immédiatement à ma séance de lecture, attrapai mes écouteurs au vol et pénétrai dans le monde amoureux de Shakespeare, flûte, xylophone et ... violon, voilà Viola, fugue de la fiction.

Mais l'avion est en vol, avançons dans le temps et l'espace, gardons le cap. Mon idée pressée, mon envie de vivre façon Johnny Halliday, mon désir d'une autre, aucun film ne pouvait m'en détourner. Ce que c'est que l'obstination tout de même ! L'insistance d'une hôtesse qui croyait bien faire n'y changea rien. Je refusai de consulter l'hyper-programme vitaminé hollywoodien. J'optai, comme à l'accoutumée, pour la lecture. Ce fut *Le Cou blanc de Lili*. J'y découvris l'immaculée conception du corps féminin et pas seulement le col.

L'histoire terminée, je ne dormais toujours pas. À bout de légende, je me mis debout. Je me dirige alors vers un petit bonheur, le bar de l'A380. Chemin faisant, baissant la tête comme un vieux chasseur, puis la relevant entre deux turbulences, renard de la fable, je tombe en arrêt. Une image insolite apparaît sur

l'écran d'un passager endormi, je vois *un violon rouge* semblable à celui de Dufy. Puis le film commence (je m'apercevrai un peu plus tard qu'il est sorti en salles la même année que *Shakespeare in Love*.) J'avais trouvé mon violon pour compléter le programme d'Einstein.

Un alto peut en cacher un autre, dissimuler l'âme d'une amie viole ou folle d'amour, - il a plus d'une corde pour son archet. Aussitôt, je retourne à mon siège 14K. Comme pour Gwyneth, je vais faire une exception cinématographique à bord, la seconde. Je suis à nouveau pris à mon propre jeu, je suis ensorcelé par une aventure, cette fois-ci, celle d'un instrument qui traverse les siècles, tel un fantôme qui se joue des murs épais d'un château du Moyen Âge, je suis collé à mon siège par sa musique. Je découvre ainsi que je ne peux rien contre ma passion constante pour la gente féminine.

Humain, trop humain le violon ? Oui, mais surtout très féminin. Il a le visage, la voix, le corps *d'une belle qu'on vient d'arracher* au sommeil.

Mais chut, ne gâchons rien ni ne gageons, gardons-nous de nos fantômes, trouvons des cachettes, taisons-nous, n'appuyons pas sur la gâchette, si l'on tire sur la chevillette, la bobinette pourrait sortir de sa gâche.

L'inconnue, à qui je pense durant tout le film, je sais, qu'une nuit, je lui volerai un baiser, à tout prendre. D'abord par tendresse, - jadis, toujours par obsession, j'ai rempli un formulaire du câlin. Puis, je ne sais quel saint me confiera sa passion. Bien sûr, je ne vais pas rappeler Cyrano pour une seconde tirade, celle du baiser, lecteurs, vous avez déjà cotisé plus haut.

(On remarquera que l'auteur se prend fréquemment pour Jean-Pierre Léaud, c'est la faute à Hayez, Brancusi, Cyrano.)

Mon rêve se poursuit sur une autre chaîne, il suffit de basculer d'un click. La belle m'offrira-t-elle ce parfum qui court sur sa peau ? Ô mon Dieu ! Dis-lui

qu'elle est aimantée à ma vie. Ou plutôt, ne lui dis rien, je ne veux pas qu'elle prenne la fugue pour la fuite. C'est drôle, mes yeux brillent, ce doit être le souvenir du petit coquelicot de Mouloudji.

Combien d'aveux pourrais-je lui faire dans le silence ? troublés seulement par nos respirations mêlées. Combien de paroles amoureuses lui seront révélées ? Bref, je ne sais pourquoi j'ai toujours cru à notre baiser, il viendra.

Je suis toujours au-dessus des nuages, tout est lumineux, bleu, blanc, bleu, vive la Wi-Fi, l'écran indique « The End », le violon nous a échappé, il s'est envolé, et c'est tant mieux, son être a été exorcisé, nos esprits aussi. Finie la malédiction ! Je peux t'écrire maintenant, à toi ma violoniste, mon histoire inspirée par ton sourire. Un verre de Château Haut-Brion 2010 me donne des idées. Chante Sardou ! Pour les vieux amants, ceux de la Saint-Jean, ceux de Pézenas, bénis par Molière et Manou.

Nous approchons de Singapour. Pour aller vers toi mon coeur n'en finit plus de décoller, il plane, faut-il atterrir au risque de te déplaire ?

Si je le termine, je t'offrirai mon livre, libre à toi de l'aimer, de le garder ou pas.

Lectrice, ma chère violoniste, j'ai omis ton prénom, honni qui mal y voit. La réaction d'une femme qui reçoit un poème est toujours imprévisible. Celle que je cherche n'existe probablement pas, - la femme, pas la poésie -, je fuis le romantisme sous toutes ses formes, si ce n'est en musique. Romanesque jusqu'au bout du clavier de mon MacBook Pro, la fiction fracasse tout sur son passage.

Enfin viendra la ritournelle, elle se transformera en antienne, pour communier, pour que ton cœur réponde au mien. D'ici-là, je me contenterai de mon arlésienne.

21

Arlésienne
Retour au rêve éveillé

« *Les femmes aiment la poésie, elles se méfient des poèmes.* »

Proverbe ardennais attribué à Arthur Rimbaud

On trouvera le mot cavalier, mais, dès son arrivée, *je l'avais repérée*. Je ressentais une envie fulgurante de me tartiner une tranche d'histoire amoureuse, j'en suis coutumier, j'en avais besoin, enfin, je devais lui écrire. Ainsi, le jeu de nos mains que j'imaginai déjà serait double, l'archet d'un côté, la plume de l'autre. Un point commun : le frottement. Je laissai un désir m'envahir. Un nouveau mystère m'intriguait, fabriqué de toute pièce par une femme violoniste. Tout concordait.

Sur une feuille d'érable, j'écrivis un premier poème, *La griffe*.

À quelques temps de là, - c'était le jour de mon anniversaire -, je la retrouvai, dans un chœur, à Locmariaquer. Assis sur mon banc, je l'attendais, impatient.

Au-dessus de l'autel, j'aperçus un sourire, je distinguai une vierge à l'enfant. Je regardais la sainte, j'y voyais le visage de mon inconnue du chapitre précédent, mais point de violon pour glorification. Comme Ruth, *elle était vêtue de probité candide et de lin blanc*.

De retour sur Terre, « Aux commencements, l'envoûtement domine », - me dis-je, « il s'accélère lorsque la musique s'en mêle, lorsque le violon me harcèle, à ma demande. »

Or, cette période de ma vie était encore marquée par cent ans de solitude, ou presque, je pensais à Corneille, il écrit à une belle marquise. Hier ne me parlait plus, il n'y aurait plus d'après.

J'étais balloté, partagé entre l'envie de vivre hurlée par un chanteur abandonné et le sentiment du déjà vécu, du *à quoi bon ?* Cependant, de nature optimiste je me répétais : flotte contre vents et marées, ne sombre pas dans la solitude ! Je me chantais : *une autre fortune ou mourir*, une fortune de cœur, - dois-je le préciser ?

« *Un dilemme n'empêche pas le cœur de saigner* » nous dit Chateaubriand. Pour y mettre fin, comme souvent, je décidai de demander son avis à La Fontaine. (Marcel, la vraie vie n'est-elle pas dans la littérature ?) Je lui exposai donc mon cas ci-après, je le résume sens dessus-dessous :

« Ma retraite était extrême, elle confinait au confinement. Lorsque je levais les yeux, aucun nuage blanc ne flottait dans les cieux, nul ballon rouge ne s'était envolé pour aller sonder mon rêve blanc, une profonde solitude m'habitait tout le jour, rongeur de Hollande, je me prenais parfois pour un rat, ou un ours, solitaires, lesquels, retirés du monde, chacun à sa façon, aspiraient, sans en faire tout un fromage, à la danse et à l'amour. Passe-pied, carmagnole, sarabande, la fable ne le dit pas. À leur instar, moi qui affectionne le silence, il me devint pesant. Sans la danse, je ne trouvais aucun réconfort persistant, lorsqu'un violon jouait sur mon toit, je n'éprouvais plus le moindre petit morceau de joie. »

Fidèle à lui-même, La Fontaine me répondit de façon fabuleuse. Il me dit que mes anges m'enverraient un message, usant de la harpe et de la trompette : « bientôt, deux violons jusque-là non accordés joueraient ensemble divinement dans le chœur d'une église bretonne. »

Ce fut le cas.

Partout, dorénavant, lorsque, dans un square parisien ou sur la place d'un

village ensoleillé, été comme hiver, dans le creux de mes mains réunies pour recevoir la prière, je buvais à grands traits l'eau fraîche, je pensais à elle, *ma violoniste*, c'est ainsi que je l'appelais désormais en mon coeur, pour moi seul, amoureux vagabond, ma liberté en dedans.

Ainsi je me désaltérai. Depuis notre seconde rencontre, chaque instant de joie tranquille ou dangereuse était associé à son visage. Je n'avais qu'à imaginer. Bien sûr qu'il suffisait d'aimer pour chanter avec Jean Ferrat : « *pouvoir encore te parler, un jour t'embrasser, te le dire et le chanter ...* »

Intermède 7

Silence
Recueillement
Réveil

Puissance funeste de la séduction sonore

22

Chi Mai

Quiconque n'a pas vu King Kong enlever la Belle, ne peut comprendre. Là-haut, au Canada, il avait toujours sa place dans le cœur de Patricia, lui qui, à Managua, longtemps après que les poètes eussent disparu, lui avait volé le sien, pas fait exprès. Il était coupable d'être aimé. Il ne pouvait pas juger. Aujourd'hui, la musique les unissait, elle là-haut, lui là-bas, toujours loin, toujours près. C'était une histoire à dessiner au fusain. L'un enverrait à l'autre, - on ne sait qui commencerait -, un lien sur *L'Amour Masqué*, application créée par Sacha Guitry et André Messager que certains qualifiaient de « vieux-jeu de l'amour et du hasard », laissons-les avec leurs idées d'avant-garde ou d'avant la guerre.

Ensemble, qu'allaient-ils écouter ? Cela dépendait de la rapidité avec laquelle ils penseraient l'un à l'autre. Le plus souvent, ils se montraient rapides, ils avaient des instantanés, ils coïncidaient. Encore et toujours le concerto de Vivaldi pour deux violons désaccordés ? Non, depuis quelques années, ils s'étaient retrouvés, pour ne plus se quitter, avaient-ils jamais été séparés ? Ils iraient tous deux au cinéma. Évitions la file d'attente, passons un ou deux coups de fil, achetons deux coupe-files et hop, chacun de son côté, assis confortablement sur un strapontin, - pour se rappeler leurs tendres années -, un paquet de popcorn pour tromper l'attente. Il avait le matin photographié le lever du jour. Il lui enverrait du soleil. Leurs strapontins étaient tous deux éjectables, au cas où ils la vie les ferait se rencontrer à nouveau.

C'est ainsi qu'ils regardèrent, à distance l'un de l'autre, le cœur serré, *Maddalena*, de Jerzy Kawalerowicz. Le violon était lent, immuable, irrésistible, il était leur voix. Il n'y avait pas de réponse, une belle connivence seulement. Désormais, onc solitaires, ils communiaient, entre les mains de Dieu. Le violon jouait obstinément, ils ne se quitteraient jamais, elle là-haut, lui là-bas.

Avec un sourire, ils avaient acheté, pour la vie, ce qui ne se vend pas, l'amour au temps du choléra.

23

Les larmes de la Sirène

« – N'est-ce pas qu'elles avaient des ailes ?

– Ô non ! non, dit Morgain, – elles étaient pareilles à des femmes et très belles – voilà pourquoi je me suis enfui.

– Mais leur voix, leur voix, dites-nous, leur voix comment était-elle?

(Et chacun souhaitait les avoir entendues).

– Elle était, dit Morgain, comme une vallée d'ombre et comme l'eau fraîche aux malades.

*Puis chacun parla de la nature des **sirènes** et de leurs ensorcellements; Morgain se tut et je compris qu'il regrettait les **sirènes**.* »

André Gide

Et s'il y avait une suite à Rien ?

Une conversation peut se poursuivre éternellement, surtout s'il s'agit d'un dialogue de sourds, ou si les hommes sont ensorcelés, ou si, en société, un bavard, - l'auteur par exemple -, n'arrive pas à se taire.

Supportons-le à nouveau, l'homme rachètera le mauvais garnement :

- Lorsqu'elles sont apparues, les sirènes chantaient a cappella, la mer était leur temple. Elles étaient irrésistibles, - nous dit Homère.

- Comment devient-on irrésistible ?

- Les femmes ne le deviennent pas, elles le sont, par nature.

- Alors, les sirènes, elles représentent superwoman ?

- Les premières sirènes connues feignaient la douceur. Les femmes ne la dissimulent jamais.

- Pourquoi dis-tu, « les premières sirènes » ?

- Parce qu'elles vont évoluer, tout au moins dans l'imagination des hommes.

Au début de cette histoire, j'ai surpris ma sirène préférée, elle portait ses regards vers une viole d'amour.

- Mais, avant l'apparition des violons ?

- Elles ont toujours eu des cordes à leur arc de séduction : la lyre. D'ailleurs, Orphée, pour les contrer, jouera de sa voix et de son instrument. Celles qui te jouent du pipeau sont reconnaissables à leur flûte. Pour s'en protéger, il faut utiliser la trompette. C'est manifeste dans *l'Alceste* de Gluck. Mais contentons-nous de la théorie des cordes.

- Est-ce que les sirènes sont hiérarchisées, elles ont un ordre ?

- Certaines sont doctoresses.

- C'est l'amour médecin ?

- D'autres sont pécheresses.

- Lesquelles préfères tu ?

- Une sirène *a cappella* n'atteint pas les hauts degrés de l'harmonie cosmique comme peut le faire une sirène qui s'accompagne d'une lyre, d'un violon, d'une viole d'amour. La sirène moderne est chanteuse et musicienne.

- Je n'ai encore jamais vu une sirène qui joue du violon.

- Question de volonté. Avec un peu d'imagination, tu la verras. Elle joue alternativement de la viole ou du violon.

- J'avoue que cet enrichissement instrumental n'est pas pour me déplaire, mais il m'étonne.

- Écoute alors Adorno :

« *La tâche de l'art aujourd'hui, c'est de mettre du chaos dans l'ordre.* »

C'est ce qu'ont fait, entre autres, Vivaldi et Paganini. Le premier aima des centaines de sirènes.

Sans être tout à fait prêtre il se faisait leur interprète.

- Elles étaient diablasses ?

- Paganini aurait lui aussi fait un pacte avec le diable.

- Un ange déchu. Des promesses, des promises.

- Des paroles, des paroles ...

- Tu conclus ?

- Si tu le souhaites vraiment ...

Une sirène surgit de Notre-Dame des Flots, mon cœur est en alarme. Ses sœurs la rejoignent bientôt.

Lorsque survient le crépuscule, les seize sirènes de Debussy lancent un appel inquiétant. On peut supposer que le danger est plus grand, plus haut encore, car ces femmes amphibiennes sont, paradoxalement, d'une rare pureté. En contrepoint, elles me font penser aux maîtresses fatales mais pas démoniaques : Esméralda est envoûtante, Carmen est danseuse et bohémienne, Marilyn est désespérée. Sorts funestes ? Elles sont punies parce qu'elles sont belles.

Les sirènes ont la réputation mauvaise, sauf la plus petite d'entre elles. Elles ne laissent jamais courir les voleurs de pommes, elles attirent dans leurs filets de pécheresses les voyageurs au long cours. Pour ma part, j'ai eu la chance de rencontrer une magicienne du violon, une seule, ma sirène à moi. Les femmes poissons sont aussi rares que les licornes. Elles ont des boucles romanesques dans leurs cheveux. Ce sont des sorcières que j'aime. Je souhaite en être aimé, un jour viendra.

Ma sirène a joué une merveilleuse partition, puis elle est devenue silencieuse. Le silence est repos, parfois inquiétant, parfois guérisseur.

La Sirène de mon histoire, comparable à celle d'Andersen, cherche une âme, elle la trouvera chez son ami le Violon si elle en tombe amoureuse.

24

Une bouteille à la mer avec dedans une lettre d'amour

Quand un amant s'est déclaré, lorsque, de ses assiduités il poursuit son amante à distance, il a recours au(x) message(s). Certains sont silencieux. S'il n'obtient aucune réponse, confronté au silence, dans tous les cas il devra prier, puis s'en remettre au hasard qui fait bien les choses, - dit-on.

J'aime bien observer les bouteilles à la mer qui s'éloignent ou se rapprochent. Je vais donc écrire un petit texte, aussi poétique que possible que je confierai à l'océan. Si mon message est recueilli sur une plage ensoleillée, un matin où je n'y serai pas, par celle que je courtise, elle voudra peut-être me révéler où est caché son trésor.

Reste le choix du contenu. Voici l'alternative : soit une déclaration inspirée de la lettre à Élise, soit un billet avec ordre d'accourir et d'embrasser les pieds délicats de l'aimée.

La Lettre à Élise ne fut pas une simple bagatelle. La jeune fille qui occupait les pensées les plus tendres de Beethoven jouait du violon en la mineur, dit-on. Des paroles furent ajoutées à la mélodie. Elles insistaient sur le fait que « l'amour de Beethoven était brûlant comme un feu. » Un violon a ému Ludwig, lequel a répondu piano-piano.

Pour ma part, dans ma sacrée bouteille, je choisis de faire naviguer un billet rédigé à la manière de Rosine, je deviendrai peut-être le comte de ma violoniste.

« - Une lettre?

- La voilà,

- Figaro, tu n'es qu'une bête »

Je ne sais si Figaro n'est qu'une bête, je ne le crois pas ma foi, toujours est-il
que le contenu de la lettre nous révèle la flamme d'une jeune femme,
les violons ne vont pas tarder à créer une lumière étincelante.

Mon message, je devrais dire ma supplique, le voilà :

« Ma chère amie,

Nous voici transportés,
À Séville,
Vous êtes ma Rosine,
Délicieuse coquine,
À moi Pédrille !
Allons !
Un violon,
Pour elle je veux chanter,

Aubade ou cavatine, comme il vous plaira.
Entendez-vous la guitare, les clarinettes, les cors, les bassons,
Première scénette de notre comédie amoureuse.
Il ne manque que notre violon,
Allons Pédrille, le temps presse !
Vos beaux yeux noirs à la dérobée, vos cheveux châtain.
Ma mie, tout en vous est séduction
Il m'importe de vous plaire, croyez mes clins d'œil.

Oui, ce soir, j'aime à vous conter.

Si vous êtes aux bois, ne dormez point.
Je voudrais que vous m'y attendiez.

Sans plus tarder, je dois me confesser.
Dans cette église remplie de lumière, - vous en souvient-il ?

Votre regard m'a séduit. Vos notes volaient vers moi, j'avais peur, Pourtant, je ne me suis pas enfui, j'ai dissimulé mon trouble, je restai coi.

J'espère que vous pardonneriez mon audace, mais quoi ?

Dois-je taire longtemps ma passion ?

Permettez-moi,

Un jour viendra...

L'amour nous offre ses mystères.

Vos sourires lumineux sont une diablerie,

Une révélation, une cachette, chaque jour, je les veux connaître.

Si je poursuis ma rêverie, promeneur, cela est dans mes cordes,

Je vois vos mains, les caresses de l'archet,

J'imagine,

Je voudrais vous prendre un baiser, deux si possible,

Comme autrefois,

Sur des gants volés plus d'un amant tendre et galant s'aventurait.

Je n'oserai jamais je crois.

Ici et maintenant, je dois rompre ma tirade, il le faut.

Car les flots de Notre-Dame,

Attendent ma missive,

Sachez-le, ma mie,

Je m'invente une connivence avec vous.

Je vous embrasse »

Intermède 8**Thaïs**

Femme fatale à bien des points de vue, Thaïs médita seule tout un jour,
On ne sait si un violon l'accompagna,
La religion l'emporta,
Elle laissa son amant seul à son tour.

25

Tu te caches dans les notes du violon

Tu te caches dans les notes du violon, je t'aperçois. Tu sais, il y aura toujours des clins d'œil en amour. Je rêve à une femme, et paf ! tu apparais, *je vais t'aimer comme personne n'a jamais osé t'aimer*. Tel un pion, je glisse sur un échiquier, je vais à dame. Rencontrée sur ma route, p'tit coquelicot, p'tit bonheur, fleur que je chéris, toi, où que tu sois, comme il se doit, je te cueillerai, un hibiscus je t'offrirai, sur tes lèvres... Il se fait tard, tu te fais rare ... Tu sais, je n'aurais pas le temps. Alors pour te décrire j'utilise le fusain. Tu me fais une fugue à la Fugain. Rien n'est jamais certain. Le vent, on ne l'attrape pas, il ne tardera guère. Simplement, je voudrais que tu sois là, tes yeux posés sur moi.

26

Dans les couloirs du métro

L'autre jour, à Paris, j'ai ressenti joie et surprise. C'est un phénomène fréquent, si l'on prend son temps et le métro à la station Léo Ferré, Ligne 16.

J'étais en correspondance à Châtelet, entre les lignes 11 et 1. Comme bien souvent, je chantonais : « *Viens voir les comédiens, voir les magiciens, voir les musiciens qui arrivent ...* » - j'espère que mes lecteurs me comprennent - Pourtant pressés, un grand nombre d'usagers s'étaient arrêtés pour écouter Jules et Jim au violon et Léon à l'accordéon. Une sonate à trois, pour accordéon et deux violons, c'est rare. Un unijambiste dansait la polka sur la musique du trio, applaudi et emporté par la foule qui rythmait sa cadence en frappant des tambourins. L'ours au repos sirotait son miel. Tout à coup, Stéphane Grappelli apparut et se joignit au groupe. Il apporta ses notes de jazz, le public se mit à danser. Je restai quelques minutes, je finis par m'éloigner, à regret, rappelé par le clairon de Jubal, ma voix intérieure.

27

La Fresque

« Je me promenais aux Champs-Élysées par un beau jour de printemps. C'était un de ces après-midi tièdes qui remuent en nous des joies secrètes, qui nous allument les yeux et versent sur nous un tumultueux bonheur de vivre. »

Guy de Maupassant

Par une après-midi d'hiver, alors que la couleur du ciel était fauve, je passai devant *La Fresque* rue Rambuteau à Paris. J'y entrai, réservai pour le soir même une table pour deux couverts, oups, j'ai failli dire pour deux concerts. *Vous comprenez ma biche*, je ne savais pas qui serait mon invitée. Sur commande, j'avais eu un matin triomphant, l'âme de ma viole d'amour était vagabonde, elle l'était chaque jour. Ce soir-là, j'aurais besoin d'une présence féminine. Jamais à court d'images, je me demandais si elle serait en cheveux, très longs, dans le cou, ou si elle porterait une coiffe, un béret par exemple. Sa chevelure m'occupait, somnolente ma non troppo. Pour ma part, j'avais chaussé des basquettes, une casquette dissimulait ma calvitie naissante et ma vocation refoulée de moine. J'avais oublié de m'acheter un chapeau mou, j'emprunterai un melon à l'un des Dupondt. Enfin, j'imaginai une tête de femme, j'en avais lu, relu la description chez Le Capitaine Fracasse, jusqu'à la trouver réelle, *« sculptée, à joues rebondies, à coiffure attifée coquettement, elle souriait d'un air de bonne humeur et de bienvenue. »*

Quoi qu'il en fût, en Italie, elle deviendrait une femme selon mon cœur, ouverte à mes mots, écrits en italique, ou entre des guillemets guillerets. Ma réservation confirmée, comme le loup de la fable, je me forge une félicité, au risque d'y sacrifier ma liberté. Enfin, je me dirigeai vers le Centre Beaubourg. Je n'avais pas de temps à perdre, dès l'entrée, je demandai où se trouvait *Le Violon Rouge* peint par Raoul Dufy, la première version. Devant cette toile, comme face à la Cène de Salvador Dali, le sang me montait à la tête, j'aurais pu rester là, cloué des jours

entiers à aimer cette représentation musicale de la femme, à la façon d'un chanteur solitaire qui s'abandonne à ses rêveries. La partition contenait certainement des notes puissantes.

Je passai le reste de l'après-midi au musée. La fermeture n'avait pas encore été annoncée, mon iWatch se mit à vibrer : j'étais attendu à *La Fresque*.

Je ne savais pas que ma mie serait de retour.

Je me précipitai.

Nous dinâmes, usant d'un rituel qui nous était familier au Café Pouchkine : vodka, caviar, champagne, sonate pour viole d'amour et alto, dame de pique et roi de cœur. Judith me réclama un poème. Les amoureux, - qu'ils se bécotent ou non sur les bancs publics -, adorent s'écrire, certains offrent *des perles de pluies venues d'un pays où il ne pleut pas*. La poésie nous unissait donc à chaque échange.

Poème pour mon amie de longtemps

Tu es la vie, mon poème russe, la magie que j'emporte toujours avec moi, si tu m'invites dans ta bulle, je t'offrirai l'effervescence du Champagne. Moi, sans la poésie, je me sens seul, perdu. Ce soir, inattendue, tu es Polymnie, je souris à nos retrouvailles, c'est bal à Versailles. Je suis sûr que Dieu, ou le Diable devenu pieu, applaudissent à l'unisson nos cœurs et nos frissons. Pour nous émouvoir, qu'ils nous jettent un sort, qu'ils fassent éclore tout un soir des étoiles dans tes yeux. Oui, t'aimer au-delà des cieux. Mes mots pour toi ne s'arrêtent jamais, ils suivent tes pas, ils courent après toi. Virevoltons, nous serons papillons:

Dans un monde illuminé par tes yeux,
Lumineux dans les cieux,
À toi, même sous la pluie,

Fin de l'improvisation romanesque

Intermède 9

Le violon qui pleure

Le piano soupire, le violon pleure

28

Demander le programme

*« Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux »*

Lamartine

Trois derniers haïkus

J'écoute le violon,
Discrètement,
Je dévore des yeux la violoniste.

Je regarde un dessin animé,
La Cigale et La Fourmi,
La cigale joue du violon, à trois cordes je crois.

Eh ! L'auteur,
Un dernier coup d'archet ?
C'est que je ne sais pas jouer.

29

L'Archet

*« Ces bas qui tiennent hauts perchés
Comme les cordes d'un violon
Et cette chair que vient troubler
L'archet qui coule ma chanson
C'est extra »*

Léo Ferré

30

La morale de cette histoire ?

« Je ne peux pas écouter de la musique trop souvent, cela me donne envie de dire des bêtises, et de caresser la tête des gens »

Lénine

Est-ce que le camarade Lénine veut signifier que la musique adoucit les mœurs ? En tout cas, quelle que soit sa couleur, rouge comme un violon, noire comme une guitare qui aurait le blues, elle réjouit, elle bouleverse. Il faut et il suffit de suivre une farandole de violons pour que notre vie fasse régulièrement le plein des émotions dont elle a besoin pour poursuivre sa route. Un simple arrêt chez Total Musique, un petit encas musical, et notre cœur est en fête, ému, envahis par la nostalgie ou prêt à bondir de joie, il va jusqu'à battre la chamade.

Tout ce que l'on vient de lire tient avant tout de la fable et de la nouvelle, j'espère que c'est aussi un beau roman. On a pu y côtoyer de grands compositeurs, guidé par un orchestre de chambre où les violons s'envolent en une folle farandole, où la trompette illumine le chœur d'une église tandis que le clavecin et la harpe attendent, ils apporteront la sérénité.

« Je chante les héros dont Ésope est le père » nous dit La Fontaine. Il se plaît à parodier Virgile. C'est une offrande à son aîné. J'aimerais à mon tour, bien modestement, rendre ici hommage à tous *les comédiens, les musiciens, les magiciens qui arrivent...* aux écrivains, aux peintres, aux cinéastes, à tous les artistes. Depuis toujours ils embellissent ma vie. Mon poème ci-dessous, le dernier, a la forme d'un violon :

Ésope, La Fontaine,
De vos fabliaux,
J'aime la morale,

Tous ils s'enchaînent
 Là-haut, tous beaux,
 Sans rechercher le mal.
 Avec belle assurance,
 J'en ai reconnaissance.
 Explorons, fourrageons,
 Écoutons les violons
Laissez parler
Les p'tits papiers
 Sur une feuille vierge
 Laissons écrire Serge

Un peu d'amour, Papier velours, Et d'esthétique, Papier musique
 On se joue tous du violon, Demandons le la au premier instrument
 Et réciproquement. Chansons que cela ? Je ne crois pas.
 Par un beau matin, Une femme devint tornade musicale,
 En mon âme elle fit escale, Avec elle, elle m'emporta,
 Là-bas, Il lui aura suffi, D'un seul coup d'archet,
 Un geste parfait, Je m'éveille hilare,
 Et tout étonné, envoûté par sa musique.
 Tais-toi ! bavard !

Aller vivre demain sur Mars, c'est peut-être bien. Aller écouter de la musique sur l'astéroïde Stradivari 19189, - à deux si l'on est amoureux, en famille si l'on est violon -, c'est encore mieux, c'est pour toujours.

FIN

Épilogue

Les lecteurs se demandent peut-être ce que sont devenus nos violons.

Comme les patriarches de la Bible, certains ont vécu plusieurs siècles. L'un d'eux a été surnommé Mathusalem, un autre, un tantinet paresseux, Cahin-Caha. Il en est des violons comme des hommes, ils ont une destinée. Lorsqu'ils étaient encore jeunes, les enfants de Joseph et Marie Amati ont accueilli tous les fruits de la musique sous le nez de leurs parents. Puis ils ont quitté le logis un à un, l'un après l'autre. Ils ont transmis leurs gènes à leurs rejetons qui se sont éparpillés sur la planète.

Ils ont permis à des virtuoses de jouer, pour le plaisir de tous, sonates et concertos, symphonies du nouveau monde, mélodies simplettes, chansonnettes, airs de jazz. Aujourd'hui, leurs descendants se nomment Anton, Ivan, Boris, Rebecca, Paula, Johanna, Sacha, Sonia, David, Dimitri, Iola, Natasha et moi. Une seule fille porte encore le prénom de sa lointaine aïeule. Lorsqu'elle se promène dans la forêt, Marie aime à se rappeler ses parents, ses frères, ses sœurs, *oh oui, c'était ça le vrai bonheur* :

*Sur le chemin de bruyère
Tout le long de la rivière
On cueillait la mirabelle
Sous le nez des tourterelles*

TABLE

La farandole des Violons

Frontispice

sol-ré-la-mi

Avant-Propos

Note liminaire

1	Introït.....	14
2	La farandole des violons.....	15
3	Jour de fête.....	18
	Intermède 1	20
4	Aimer au Moyen Âge et Après	21
5	La tirade du violon	23
6	La fable des deux anges.....	25
	Intermède 2	27
7	Prière à Marie à Venise.....	28
8	Le duo de Bach et Vivaldi	29
9	Amadeus.....	30
	Intermède 3	31
10	Paganini.....	32
11	Le violon de Paganini.....	33
12	Bologna 1813	34
	Intermède 4	35
13	Emma et le crin-crin.....	36
14	Un violon nommé Judith.....	37

15 Un violon sur le toit.....	34
Intermède 5	35
16 Le violoniste de Marc Chagall.....	36
17 Le violon de Dufy.....	36
18 Déconnection, rêve éveillé, un de plus.....	37
Intermède 6	36
19 Digressions autour du violon.....	36
20 Vol 354 pour Singapour.....	36
21 Arlésienne, Retour au rêve éveillé.....	36
Intermède 7	36
22 Chi mai.....	36
23 Les larmes de la sirène.....	37
24 Une bouteille à la mer.....	37
Intermède 8	36
25 Tu te caches dans les notes du violon.....	37
26 Dans les couloirs du métro.....	37
27 La Fresque.....	36
Intermède 9	36
28 Demander le programme.....	36
29 L'Archet.....	37
30 La morale de cette histoire ?.....	

Achévé d'imprimer en France en décembre 2025
par la Sté ACORT sur presse numérique
www.cogetefi.com

Luc Delfosse

La farandole des violons

La séduction peut prendre bien des formes. Zeus se fit taureau blanc, cygne, aigle, et même pluie d'or. Il joue au yo-yo avec les femmes. L'Odysée est remplie de chants funestes, alerte aux sirènes, elles manipulent les hommes ! N'est pas Homère qui veut. Chez Kafka, les belles amphibies restent silencieuses, danger subtil.

Les violons, sans le moindre calcul, excellent dans la séduction sonore, ils sont exemplaires. Voici leur farandole.

Aller vivre demain sur Mars, c'est peut-être bien. Aller écouter une sonate ou des concertos sur l'astéroïde Stradivari 19189, - à deux si l'on est amoureux, en famille si l'on est violon -, c'est encore mieux, c'est pour toujours.

Quand Judith, héroïne disparue, Albertine retrouvée, Emma désirée, réapparaît dans un concert à Moscou, sa musique est fascinante, son violon envoûte. Mais ce sera sa voix, son rire qui, bientôt, à nouveau, vont bouleverser son amant. Vite, vite, un haïku :

J'entends ta voix,
Comme un lever de soleil,
Te voilà toi

www.parfumdelivre.com
www.lucdelfossebooks.com



Couverture : La Farandole des Violons, Liliane Silva Le Fur
(Coll.Privée)

ISBN : 9 79-1-04159-000-1

Prix : 16 €